

But CLUB

et

Dans ce numéro, un article sensationnel de

JEAN BARATTE

le héros de la Coupe de France



Alerte sur les buts lillois! Dubreucq a dégagé. De... Pachurka, Dubreucq, Prévost, Jedrejak et Habera.

(Photo André...) (Photo André...)

16

PAGES

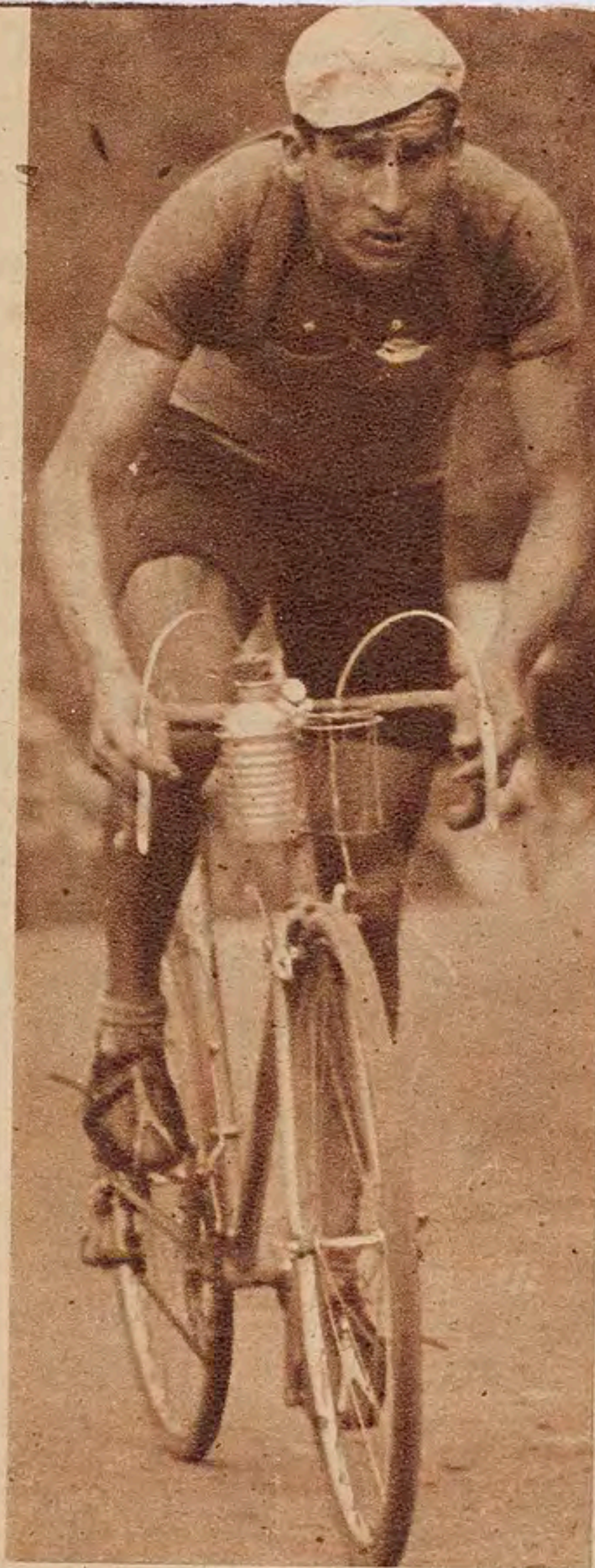
LUNDI 10 MAI 1948

N° 119

VIETTO ET FACHLEITNER RÉCONCILIÉS (page 3)

15 frs

Afrique du Nord - Avion : 18 frs



Raphaël Geminiani, un des principaux animateurs du Tour de Corrèze, fut, avec Robic, un des auteurs de la fugue initiale.



Engagé de dernière heure, Jean Robic a voulu prouver qu'il n'avait rien perdu de ses belles qualités de grimpeur.



Le parcours vallonné a sonné le réveil des grimpeurs, et Lazarides, qui mène ici devant L. Lauk, Desbats et Brûlé, a fait fort bonne contenance ainsi que Vietto.

EN CORRÈZE, JE ME SUIS APERÇU QUE L'OFFENSIVE PAIE AUSSI

par Lucien LAUK

TOUT arrive... Il aura fallu que j'attende d'avoir trente-sept ans pour remporter un très grand succès. Remarquez qu'en dix-sept ans de courses, j'ai gagné le Grand Pris de Cannes en 1938, le Circuit de l'Indre en enlevant les deux étapes et, l'an dernier, après mon accident, je suis bien revenu dans le Tour du Calvados. Mais ces victoires n'ont pas pour moi une aussi grande valeur que celle de jeudi dernier dans le très dur Tour de Corrèze.



Après l'arrivée, Chapatte (à g.) et Guégan, qui ont sprinté pour la deuxième place, discutent...

« Eternel second » ; à l'instar de Thibert, je mérite bien ce qualificatif. Combien de fois me suis-je classé deuxième ? Je n'en sais rien très exactement, mais en disant cent, je ne suis pas loin de la vérité.

La Flèche Wallonne m'a redonné confiance

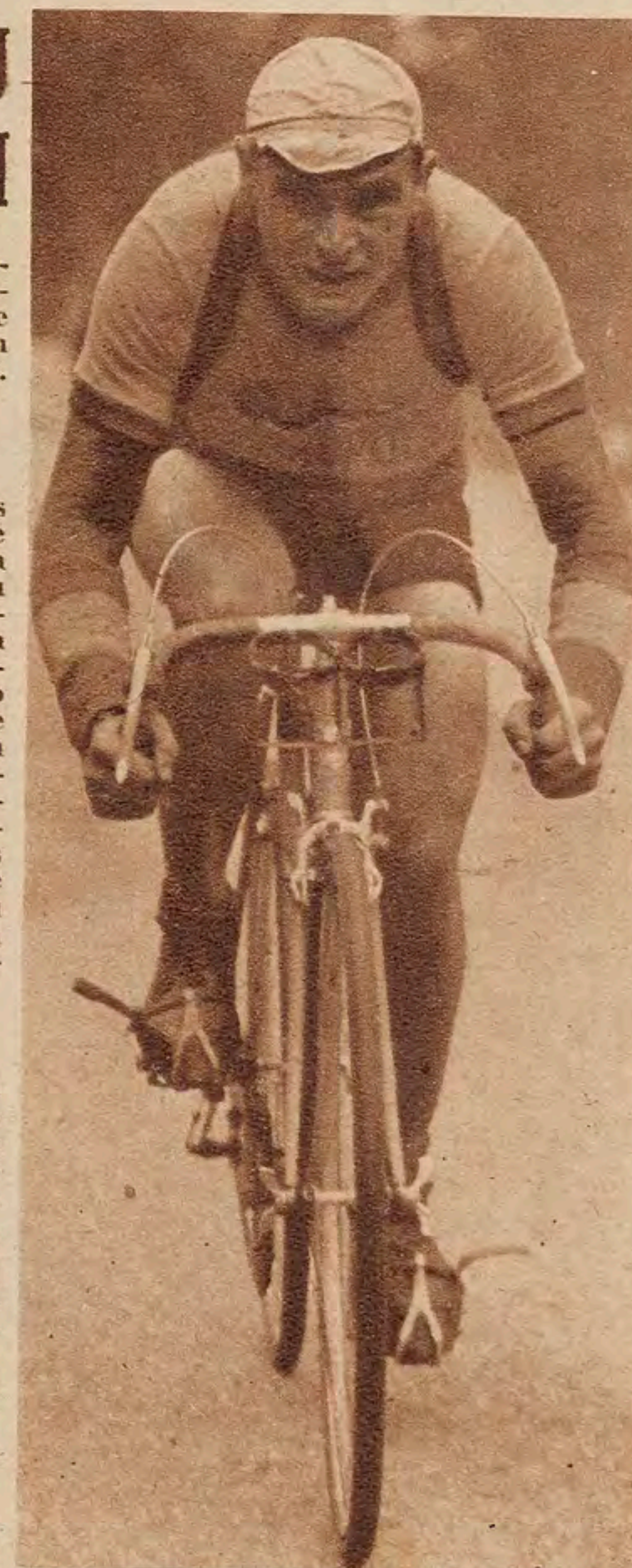
Cette victoire en Corrèze, je la dois à la Flèche Wallonne. Ma quatrième place, remportée dans cette épreuve, m'a redonné confiance, car je me suis rendu compte que je « marchais ». Dans Paris-Tour (10^e), j'ai eu la confirmation de ma forme, d'autant plus que j'étais handicapé dans cette course à cause du vélo lourd et des boyaux de 380 grammes que j'avais pris en prévision de la pluie. Au « Pneu », j'ai couru pour assurer la victoire de Teisseire. Mais, à Tulle, j'ai travaillé pour moi. Je dois dire que si jusqu'à présent j'ai souvent aidé les autres à triompher, je n'ai par contre trouvé d'aide qu'en mon frère Jean. J'ai eu tort, je l'avoue, de trop rester sur la défensive. Je me rends compte maintenant que l'offensive paie aussi...

Aider René à se qualifier

Les courses dures me plaisent, mais je n'aime pas qu'elles soient trop pénibles au début, car j'ai du mal à me mettre en train. Je préfère, de loin, que les difficultés soient situées en fin de parcours. Maintenant, j'ai un grand désir : j'attends que mon frère René soit guéri (il est tombé dans Paris-Roubaix et s'est mal soigné) pour l'aider à se qualifier pour le Championnat de France. Les trois frères Lauk à Montlhéry, voilà qui serait unique... En attendant, mes prochaines sorties auront lieu à l'occasion de Paris-Valenciennes et des Boucles de la Seine. Je pense aussi, et je ne dois pas être le seul, au Tour de France...

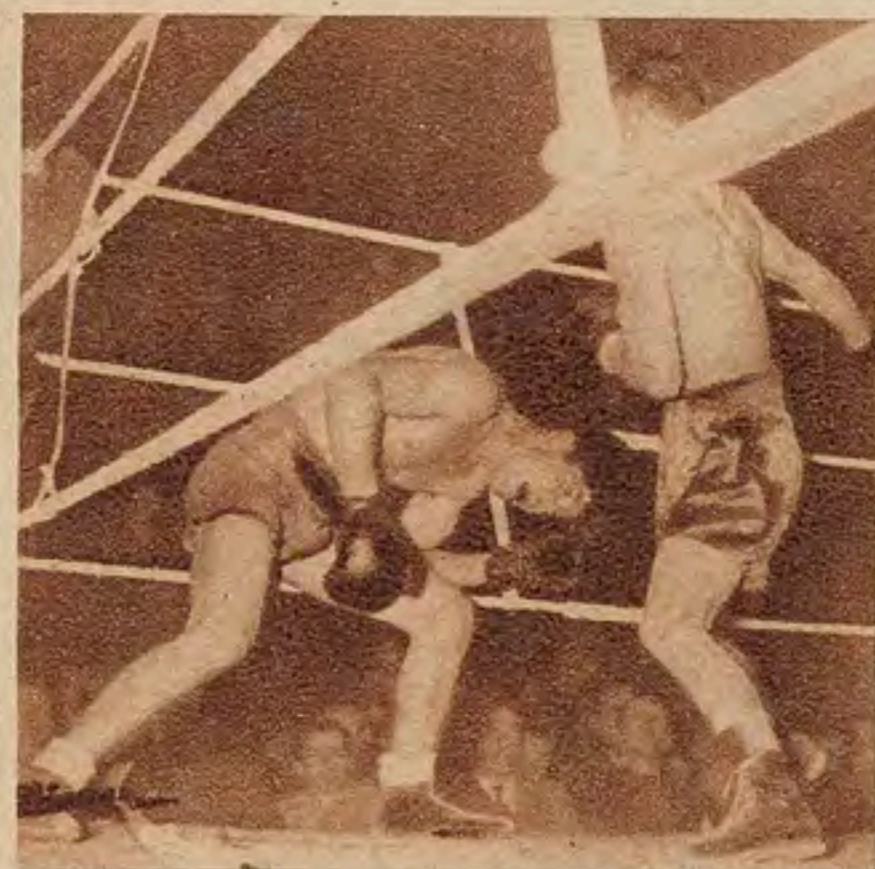
A Bondy, où j'habite, cette victoire a fait du bruit. J'en suis bien heureux pour ma femme qui ne vit que pour le vélo et aussi pour mon club, le C. V. Bondy, dont le président, M. Gazzzi, doit être content...

(Recueilli par René MELLIX.)

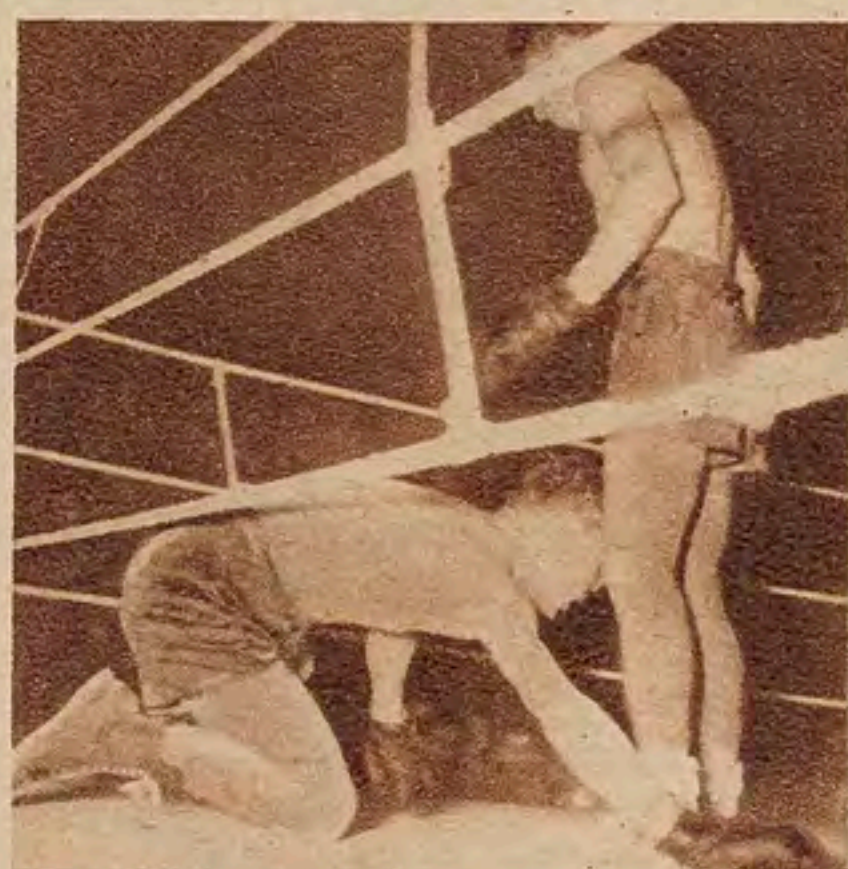


A trente-sept ans, Lucien Lauk a enfin eu son jour. Il fonce seul vers l'arrivée où il triomphera.

Famechon a eu le dernier round et Skena... le dernier mot



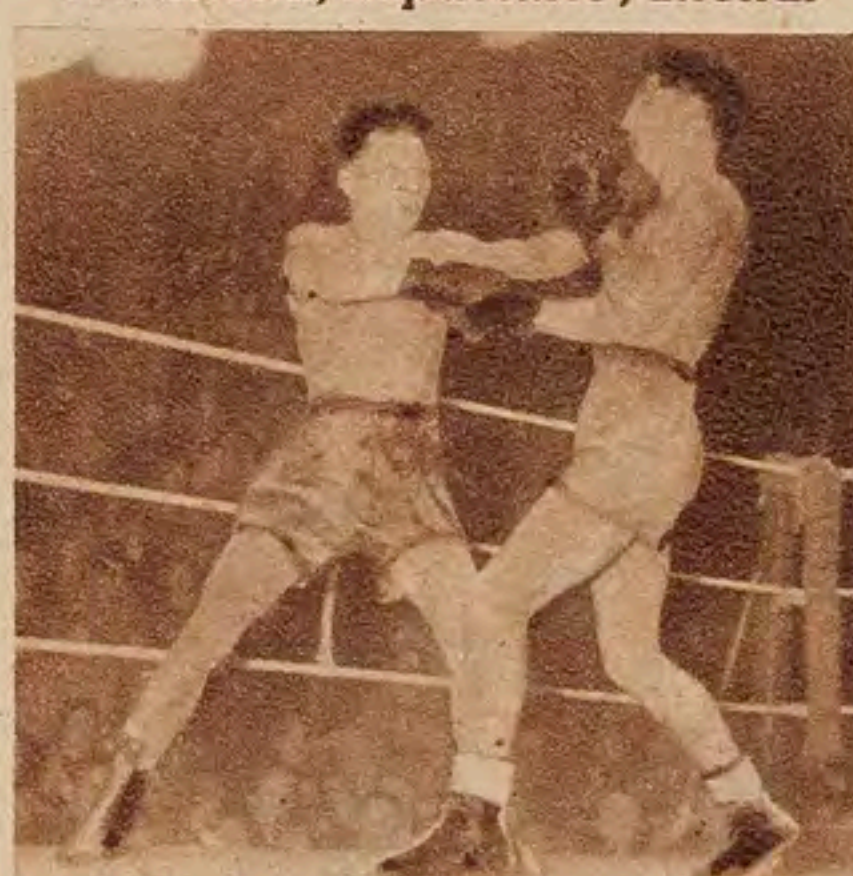
Mardi, à Amiens, Skena (à g.), a conservé le titre des mouches, face à E. Famechon.



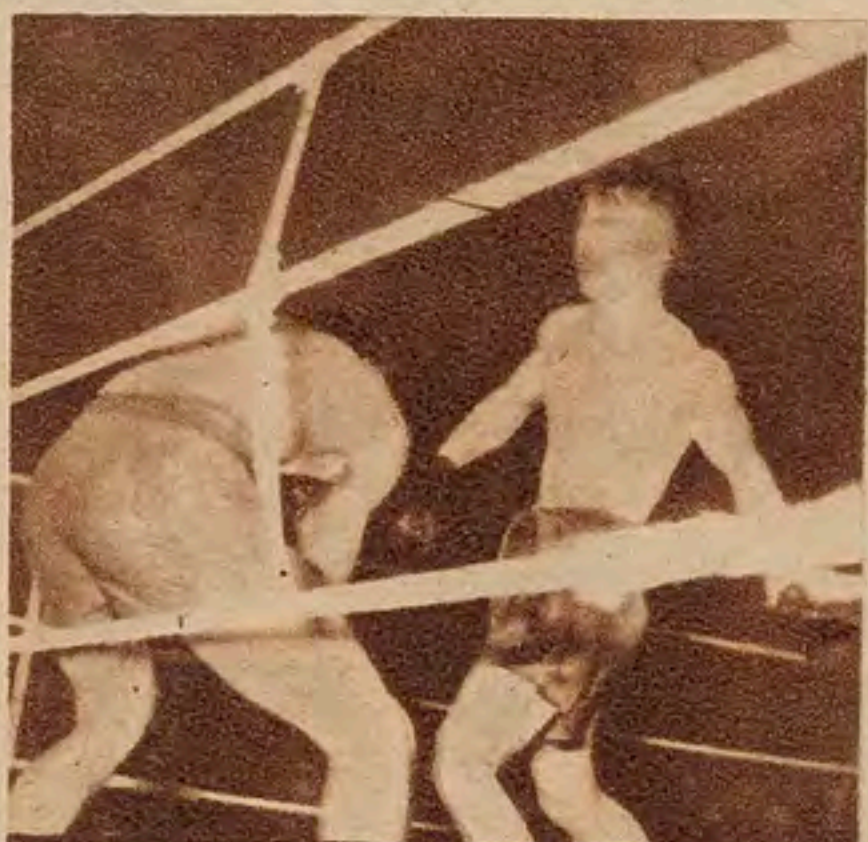
Sur un contre à la face, Emile Famechon vient de glisser au sol. Skena, impassible, attend.



Emporté par son élan, Skena manque enjamber Emile qui est passé à travers les cordes.



La fin du combat approche, Famechon attaque à fond pour forcer la décision.



Déchaîné au cours du dernier round, Famechon déborde Skena qui se protège bien.



C'est fini ; malgré son beau retour, Emile Famechon (à droite) est déclaré battu.



Après la Vallée de Chevreuse, Rouffeteau passait en tête à Versailles...



... Malheureusement, il crevait à Viroflay, perdant tout espoir.



Le peloton des poursuivants, emmené par Coudert que suivent Ricci et Michel, filait alors vers le Parc des Princes, où Coudert triomphait nettement au sprint.

Rien ne s'oppose désormais à ce qu'ils portent le même maillot: celui du team tricolore



JEAN ROBIC



RENÉ VIETTO



EDOUARD FACHLEITNER



APO LAZARIDÈS

LA PAIX RÉTABLIE, L'ÉQUIPE DE FRANCE DEVRAIT AVOIR UN "MORAL DU TONNERRE..."

par GASTON BÉNAC

TOUT est bien qui finit bien. La réconciliation Vietto-« Fach » a eu lieu plus tôt que prévu et cela, il faut bien le dire, grâce à « But et Club » qui a réussi, en publiant l'article de « Fach », à crever l'abcès, un abcès vieux de plusieurs mois et qui, à la longue, s'était envenimé...
D'aucuns crieront à la comédie, à la mise en scène, à la publicité ! Non ! Mais une rançon du succès obtenu par le Tour, de la passion qui l'entourait, de la rivalité née des têtes très fortes, de la rancœur, aussi, venue au lendemain de la défaite. Ceci prouve la sincérité de l'accrochage entre leaders, comme la sensibilité des athlètes qui ont chacun leur caractère, et quelquefois même leur « mauvais » caractère. En ce qui me concerne, j'aime ces têtes chaudes, à la Vietto. Ces hommes sincères, violents, taillés tout d'une pièce, qui ne savent pas dissimuler, qui se livrent après la bataille, avec leurs qualités et leurs défauts.

Ce sont au fond de grands enfants qui aiment leur métier et qui se présentent à nous avec leur forte personnalité, leur caractère entier, souvent indomptable lorsqu'ils surgissent à l'arrivée, devant nous, surexcités par l'action, les muscles las, le système nerveux à fleur de peau. Ce qu'ils disent, ce qu'ils font, dans ces moments-là, apparaît comme la dernière lame de fond qui clôture la tempête qui a sévi pendant plusieurs heures.
Je l'écrivais il y a quelques jours : toutes ces rivalités devraient disparaître à la veille du Tour de France. Caput, Robic aussi scelleront la paix, si

ce n'est déjà fait, avec les vedettes du Sud-Est. Et l'équipe de France partira le 30, dans le Tour, avec un moral du tonnerre.
Il ne s'agissait pas ici, en effet, d'un conflit semblable à celui qui dure depuis deux ans en Italie et qui sépare Coppi de Bartali. Car, de l'autre côté des Alpes, c'est avant tout un conflit d'influence, de supériorité, qui s'échelonne sur toute une saison, c'est un conflit de prestige en même temps qu'une rivalité commerciale. Tout ceci n'existait pas du côté français...
Là-bas, il y a un énorme fossé à combler. Ici, il ne s'agissait que de sautes d'humeur, de paroles ou d'écrits mal interprétés, de querelles d'enfants terribles qui, au fond, s'aiment bien, et sont décidés à s'épauler dans la lutte ardente qui va s'engager, dans un mois et demi, pour la suprématie de ce cyclisme routier français qui a si bien démarré ce printemps.

Vietto et « Fach » sont restés enfermés une heure à Tulle, puis sont allés, radieux, boire « le verre de l'amitié »

par René MELLIX

Le mercredi 5 mai 1948 est une date dont nous nous souviendrons. Nous étions à Tulle, la journée avait été lourde, orageuse. Soudain, sans crier gare, René Vietto, qui logeait dans un hôtel situé au bout de la ville, à trois kilomètres de là, arrivait à l'Hôtel Terminus (le bien nommé puisqu'il allait permettre aux deux grands champions méridionaux de mettre un terme à leurs dissensions) et montait directement à la chambre occupée par Fachleitner.
De 19 à 20 heures, le Cannois et le gars de Manosque restaient enfermés, et, si l'on se doute de ce qu'ils ont pu se dire, les termes exacts de leur conversation resteront secrets. Toujours est-il qu'une fois leur entretien terminé, les deux vedettes du Tour 47 descendaient, radieux, prendre le verre de l'amitié, tandis que devant la porte, Francis Pélissier, qui n'avait pas voulu voir Vietto, montait la garde.
— Nous avons toujours été amis, disaient-ils avec un ensemble parfait. Et Vietto, pris à part, de déclarer :
— Nous avons mis les choses au point ; notre union est parfaite. Mais vous, les journalistes, avec toutes vos histoires, vous avez démoralisé Edouard. Il faut que je lui remette son moral d'aplomb. Plus que jamais nous avons besoin d'une équipe de France forte, unie surtout, pour pouvoir lutter à armes égales avec les Belges et les Italiens, qui, eux, feront tout pour assurer le succès de l'un des leurs.
De son côté, Fachleitner se montrait peu bavard.
— Le patron, c'est Francis Pélissier ; je ferai ce qu'il me dira, prétendait-il. Avec René, tout est arrangé, mais, de grâce, qu'on me laisse en paix.
Cependant, Francis Pélissier, sceptique, demandait une garantie, à savoir une déclaration écrite de Vietto. Ce dernier, prévenu, traçait alors, de sa plus belle plume, quelques lignes sur un papier qui, le lendemain matin, était remis à Francis.
— Les termes ne me plaisent pas, répliqua le « Grand ». Il faut que Vietto change tel mot...
Le Cannois obéit de bonne grâce, mais une seconde lecture ne satisfait pas encore Francis.
La troisième fois fut la bonne, le directeur sportif de « Fach » estimant le texte à son goût.
Voilà l'histoire, toute simple, d'une réconciliation. C'est exactement ce que nous souhaitons en publiant, la semaine dernière, l'article de « Fach ».

LA LETTRE DE VIETTO A FRANCIS PÉLISSIER

RENÉ VIETTO a déclaré que c'était l'article de Fachleitner, paru dans But et Club, qui l'avait décidé à brusquer les choses.
Fred Oliveri, son directeur technique, nous a affirmé que, dès la lecture de notre dernier numéro, Vietto avait résolu d'écrire à « Fach », puis qu'il s'était ravisé, préférant le voir.
Il était dit que Vietto aurait tout de même à prendre la plume pour mettre le point final à cette affaire, et c'est le texte ci-dessous qu'il a tracé à la demande de Francis Pélissier :

« Fachleitner est un grand ami ; il a toujours été honnête, franc et loyal. Il m'a aidé comme un frère et je lui dois toute ma reconnaissance. Notre brouille passagère est venue des « ragots » des uns et des autres.

« Je pense que pour le bien de tous nous ferons un bon Tour de France ».

René VIETTO.

★ AVANT DE TENDRE LA MAIN A "FACH" VIETTO AVAIT SERRÉ CELLE DE ROBIC ★



★ Alors qu'il séjournait à Vence chez son ami Lelaurain, président de la section cycliste Francis Pélissier de l'A. S. Vence, et sur l'initiative de l'ex-capitaine de l'équipe de France de rugby à XV, André Béhotéguy, qui habite Vence-la-Jolie, Robic a rencontré Vietto à Cannes. Les deux hommes, qui étaient en froid, ont fait la paix à l'issue d'un déjeuner cordial. Ce document, pris par Mme Béhotéguy, et sur lequel on reconnaît, de droite à gauche, Rondeux, la gracieuse Mme Vietto, Robic, André Béhotéguy, René Vietto et son « inséparable » Apo Lazaridès, prouve que la bonne humeur régnait ce jour-là au sein du petit groupe...

JE SERAI PROFESSIONNEL EN OCTOBRE



1 m. 72, 75 kilos, de larges épaules sur lesquelles repose un visage coloré orné d'une fine et jolie moustache. Tel est, en quelques mots, le portrait de Pierre Coudert, notre espoir olympique « n° 1 ». Depuis le début de la saison, « le Gros », comme l'appellent ses camarades, a remporté trois succès enviables : Paris-Ezy, le Grand Prix de Paris-Presse, et, jeudi dernier, le Grand Prix de Boulogne. Il espère, à juste titre, être désigné pour représenter la France aux Jeux Olympiques de Londres, d'une part, dans l'équipe des routiers et, d'autre part, dans la poursuite olympique, avec ses camarades de Garches. Voici ce qu'il pense de son avenir :

par Pierre COUDERT

cyclo-touriste. Ça commençait mal. Mais je n'aime pas m'entraîner, c'est fatigant. En course, ce n'est pas la même chose, je pars pour gagner.
Pour moi, les Jeux Olympiques et les Championnats du monde représentent mes deux objectifs de l'année ; après quoi, et quels que soient les résultats obtenus dans ces deux épreuves, je passerai professionnel dès octobre.
En vue des Jeux Olympiques, Georges Speicher m'a conseillé de me reposer. Il n'avait pas besoin de me le dire. Je n'ai pas l'intention de « mourir » sur mon vélo de route.
Mes moustaches chagrinent fort tous mes dirigeants et j'ai formé le vœu, devant MM. Antoine Proust et Gillebeau, de les raser au retour de Londres, si je peux. Aussi mettent-ils tout en œuvre pour que je puisse raser mes moustaches...
(Recueilli par R. FLAMBART.)

Je ne pensais franchement pas réaliser un début de saison aussi brillant. A la veille de Paris-Ezy, je fus lâché, à l'entraînement, par un

UN GRAND CONCOURS "TOUR DE FRANCE"

Les « Géants de la Route »
vont bientôt se remettre en selle



à l'occasion
du Tour de France 1948

organise un grand concours dont nous publions
ci-dessous le règlement :

Deux questions précises :

- 1° Qui remportera le Tour de France au classement individuel ?
 - 2° Quelle équipe remportera le Tour de France au classement international ?
- * Nos lots ne seront distribués qu'aux concurrents ayant répondu exactement aux deux questions précitées.

Deux questions subsidiaires :

- 1° Quelle sera l'avance du vainqueur au classement individuel sur le deuxième ? (en heures, minutes et secondes.)
 - 2° Quelle sera la moyenne kilométrique réalisée par le vainqueur individuel ? (en kilomètres et mètres.)
- * Le classement s'effectuera en considérant que la première question subsidiaire prime la seconde et que, au cas où personne ne répondrait exactement à cette première question subsidiaire, c'est le concurrent qui s'en rapprocherait le plus qui l'emporterait.

La seconde question subsidiaire ne servirait donc qu'à départager les concurrents classés ex æquo après la première question subsidiaire.

Au cas où plusieurs concurrents répondraient exactement aux deux questions principales et aux deux questions subsidiaires, ils seraient départagés par voie de tirage au sort.

Pour pouvoir participer à notre concours, nos lecteurs devront joindre à leurs réponses les 8 bons-concours dont nous publions le premier aujourd'hui et dont le dernier paraîtra dans notre n° 126, en date du 28 juin.

Toutes les réponses devront être postées avant le 9 juillet à minuit.

**BON
N° 1**

Voici la liste complète des prix

- 1° 50.000 francs en espèces ;
- 2° Une bicyclette de course ;
- 3° Une bicyclette de tourisme ;
- 4° Une bicyclette de femme ;
- Du 5° au 10° : une montre ;
- Du 11° au 15° : un stylo ;
- Du 16° au 50° : un abonnement de six mois à « But et Club » ;
- Du 51° au 100° : un abonnement de trois mois à « But et Club ».

AMANO LE PLUS FORT DANS PARIS-BEAUGENCY

DÉJÀ, jeudi, dans le Grand Prix de Boulogne, Nori Amano fut l'une des vedettes de la course. Hélas ! la malchance s'acharna sur lui. Mais dimanche, dans Paris-Beaugency, constamment en tête, il prit sa revanche grâce à un sprint magistral, laissant ses rivaux à plusieurs longueurs.

Amano termina avec Disseaux, Dupont, Rey et Rouffeteau et le courageux Varnajo, revenu à un kilomètre de l'arrivée sur les fuyards, pour glaner une excellente place de second.

La pluie, qui sévit à partir d'Orléans, fit de nombreuses victimes : Danguillaume, Delescluses, Tricot, Lacour-Launay, entre autres, qui faisaient partie de l'échappée victorieuse.

Roger FLAMBART.

LE CLASSEMENT

1. NORI AMANO (A. C. B. B.), les 195 kilomètres en 5 h. 10' ;
2. Varnajo, à 20 mètres ;
3. Disseaux ;
4. Dupont ;
5. Rey ;
6. Rouffeteau, même temps ;
7. Prevotal ; etc...

Amano mène devant Danguillaume, Rey, à dr., et Disseaux. C'est la première échappée.



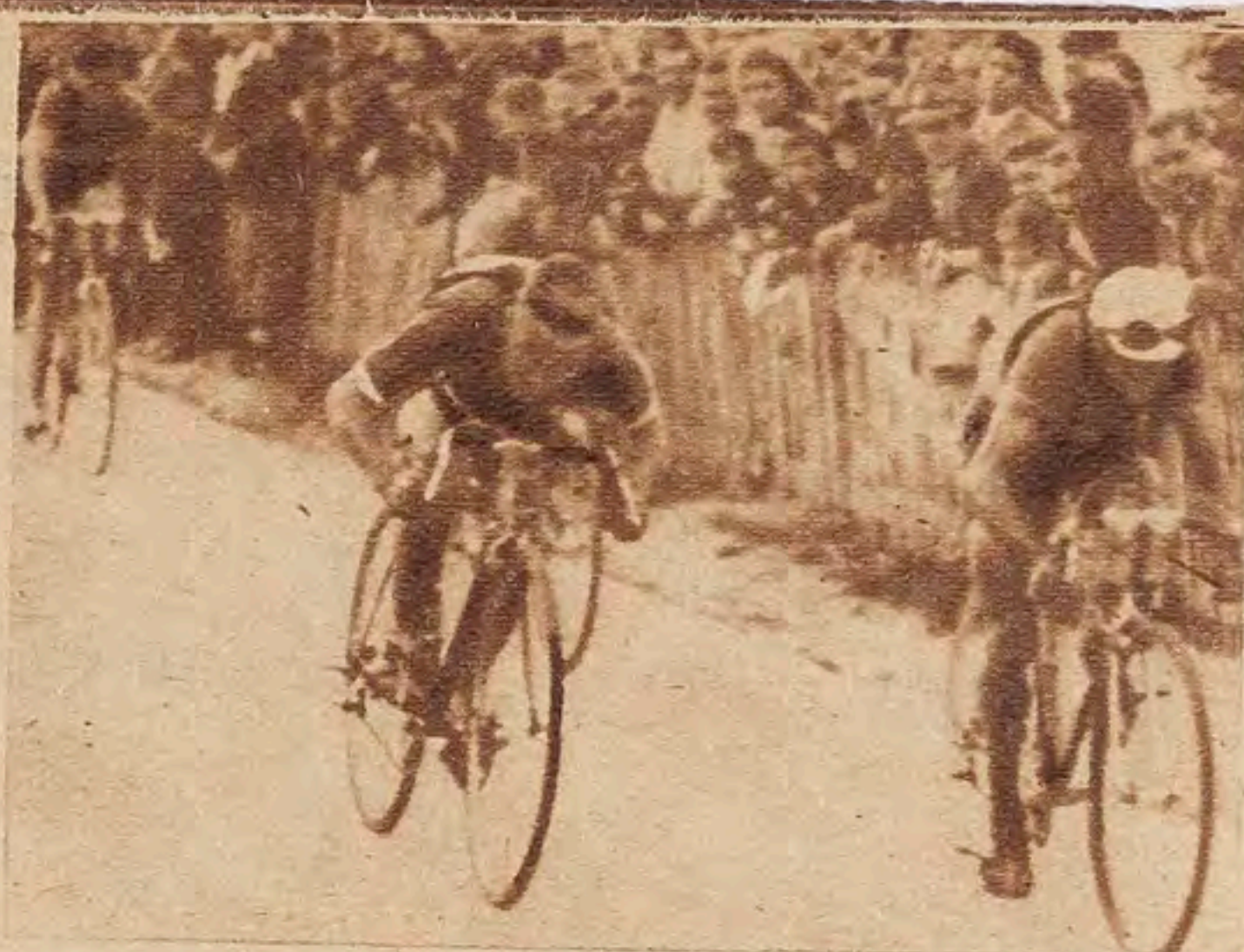
Le sprint de Amano. Il triomphe par plusieurs longueurs. Dans le fond, Varnajo, revenu in-extremis (à g.) bat Disseaux pour la place de second.



Le sprint acharné au terme de la 1^{re} étape du Circuit des Six Provinces, à Aix - les - Bains. A droite, Berrini (1^{er}), à gauche, Baratin (2^e) et Pras, la révélation du jour.



Un autre sprint acharné : celui à l'arrivée au vélodrome de Roanne. C'est Guelpa, à la corde, qui fut le meilleur.



Dans l'ultime étape des Six Provinces MOLINERIS A MIS MARTIN K. O.

De notre envoyé spécial René DE LATOUR

Lyon. — L'an dernier, le Circuit des Six Provinces du Progrès de Lyon avait fourni au Tour de France un membre de l'équipe nationale, le Biterrois Massal, qui, par sa belle tenue, justifia la confiance mise en lui.

Est-il hasardeux d'avancer que, cette fois, le vainqueur mérite le même honneur ?

Pendant cinq étapes, parfois difficiles et toujours menées rapidement, nous avons assisté à un duel constant mais au cours duquel l'effondrement de Baratin, et le manque de réaction de Molineris dans la dernière étape, viennent à point rappeler à ceux qui s'enthousiasment trop rapidement qu'il faut, pour pouvoir prétendre jouer un rôle de premier plan dans le Tour, un ensemble de qualités physiques et morales indispensables.

Ces qualités, Molineris et Martin, les deux seuls qui se soient sortis sans dommage de l'aventure, les possèdent-ils ? J'avoue quelles seraient mes hésitations si j'étais sélectionneur.

Georges Martin a du métier et ne manque pas de valeur, mais nous croyons la tâche un peu trop lourde pour lui. Par contre, il doit faire un très honnête équipier régional, ce qui, somme toute, suffirait à ses ambitions. Car, à trente-deux ans, Martin ne peut plus être considéré comme un « espoir ».

Quant au vainqueur, Molineris, véritable « araignée de la route », il est toujours aussi combatif sous sa frêle écorce. Sa victoire fut indiscutable et remportée sur le plat, ce qui est inattendu pour un escaladeur aussi doué que le Stéphanois.

Derrière eux, ce fut une médiocrité

générale relative, et c'est tout juste si, toujours en ce qui concerne la sélection du Tour, on peut accorder de beaux accessits à Ramoulux et Hélyar.

« Maintenant, j'aimerais bien voir les Alpes !... »

par MOLINERIS

Lyon. — J'ai l'impression d'avoir causé une petite surprise. Et j'en suis bien satisfait, mais pas autant que d'avoir retrouvé le talent de grimpeur. Car c'est tout de même en côte que je me suis senti le plus à l'aise, et cela me donne une certaine confiance pour le Tour...

Si les sélectionneurs veulent bien songer à moi, qu'il me soit permis de leur rafraîchir la mémoire en rappelant que j'ai, cette année, enlevé le mont Agel devant Fricker et Lazarides, en battant le record de l'épreuve de trois minutes.

Cependant il me fallait fournir la preuve que je pouvais également m'accommoder d'une course dure et m'accrocher contre des adversaires valeureux.

J'ai battu de peu mon camarade Martin et j'ai dû serrer les dents pour y parvenir.

Je voudrais bien le retrouver, comme compagnon cette fois, dans une équipe régionale du Tour. A nous deux, nous ferions du bon travail.

(Recueilli par R. de L.)



MOLINERIS (1^{er})



GEORGES MARTIN (2^e)

GOUSSOT SUR LES TRACES DE MIGNAT

(De notre envoyé spécial René MELLIX.)

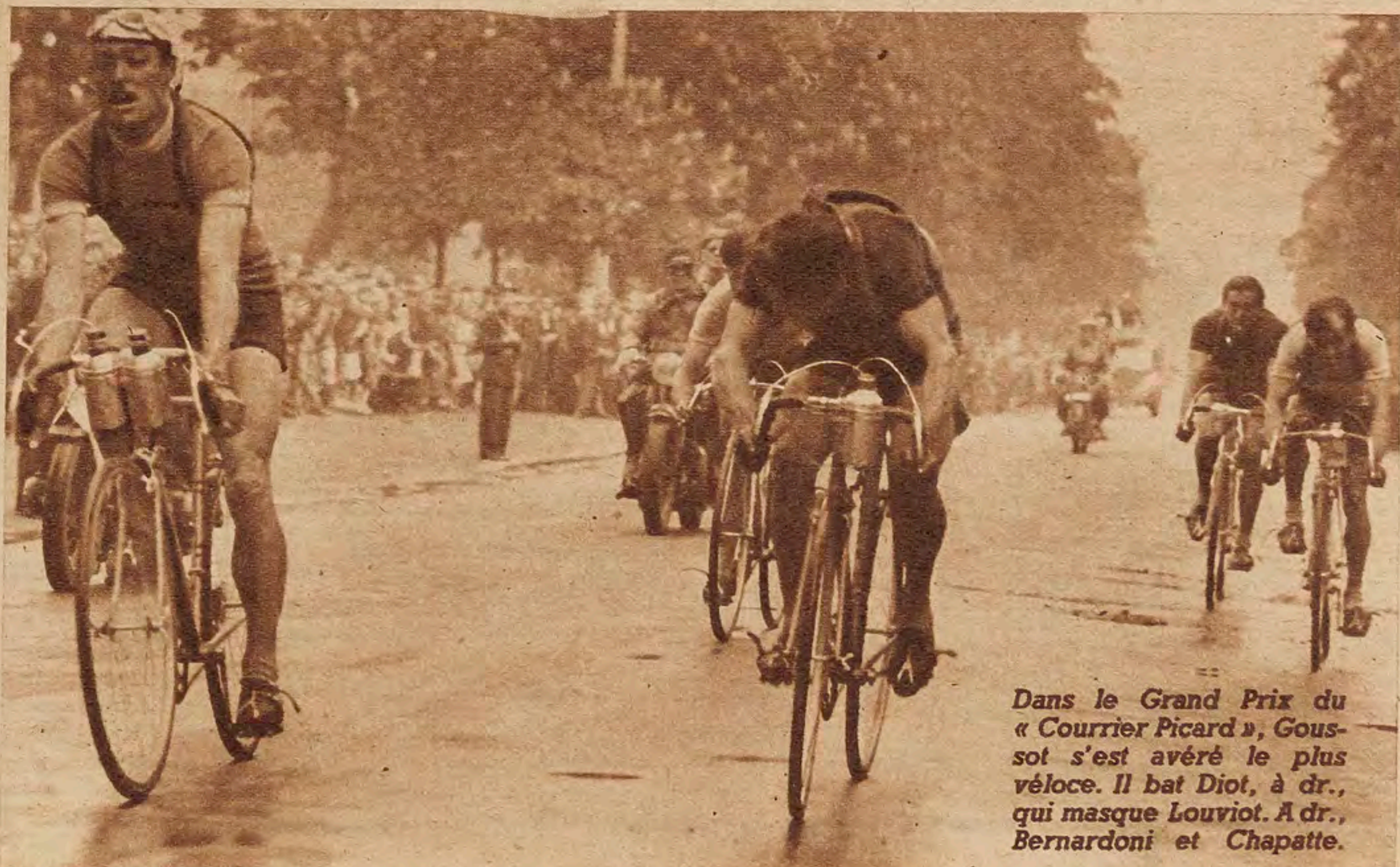
Amiens. — Jaloux sans doute des lauriers cueillis par Mignat, les pistards semblent vouloir passer à l'offensive sur la route. Hier, dans le Grand Prix du Courrier Picard, trois coureurs, que nous avons vus l'an dernier se distinguer sur la piste du Vel d'Hiv : Goussot, vainqueur au sprint, Louviot (3^e) et Chapatte (5^e), faisaient partie de cette échappée déclenchée au soixantième kilomètre et qui devait aller jusqu'au bout.

Des onze hommes partis à Coulommiers, il n'en restait que cinq à l'arrivée, les derniers lâchés ayant été Vergili, Tacca, sur crevaillon, et Berselli, épuisé.

Derrière eux, le peloton, qui comprenait notamment Lucien Lauk, Guégan, Queugnet, Baldassari, Kergoet, Caffi, n'avait pas pris cette fugue au sérieux. Finalement, de renoncement en renoncement, il a été battu de 8' 42". Chapatte, Louviot, Bernardoni et Diot, très bons au Tour de Corrèze, ont confirmé leur bonne forme actuelle. Quant à Raymond Goussot, pour sa deuxième sortie sur la route, cette saison, il a remporté un très beau succès.

— Je ne pense qu'à Bordeaux-Paris, nous a-t-il dit, c'est pourquoi vous me verrez sur la route jusqu'au 6 juin et peut-être après, si je parviens à me qualifier pour le Championnat de France.

Le Classement. — 1. Raymond Goussot, les 107 kilomètres en 5 h. 25' 23" ; 2. Diot, à une demi-longueur ; 3. Louviot, à une longueur ; 4. Bernardoni ; 5. Chapatte, même temps ; 6. Sciardis, 5 h. 34' 05" ; 7. Denhez ; 8. ex æquo, Desprez, Klabinsky, L. Lauk, Queugnet, Baldassari, Kergoet, Tacca, Blanckaert, etc...



Dans le Grand Prix du « Courrier Picard », Goussot s'est avéré le plus vélocé. Il bat Diot, à dr., qui masque Louviot. A dr., Bernardoni et Chapatte.



Attaque de Lille sur les buts de Duffuler. Vandooren a centré et le goal lensois a détourné la balle du poing en corner. Les Lillois Tempowski et Carré, à droite, arrivent trop tard pour intervenir et Ourdouillié, à gauche, Marresch, au fond, et Siklo, à droite, doivent se contenter, eux aussi, de n'être que des spectateurs, pour l'instant...

LES HOMMES DE BIGOT ONT TRIOMPHÉ SANS SURCLASSER CEUX DE OURDOUILLIÉ

NOUS n'avons pas eu une grande finale, et si l'équipe de Lille a mérité sa victoire, nous aurions aimé que son succès ait été acquis d'une manière plus brillante.

Certes, l'opposition des valeurs des deux formations nordistes ne laissa aucun doute sur la supériorité des Lillois, plus habiles manœuvriers, mais nous n'avons pas retrouvé hier, à Colombes, le jeu savant, fin et efficace auquel ils nous avaient habitués au début de la saison quand ils dominaient le football français.

Ont-ils craint de se livrer au début du match, de se risquer ou de faiblir en fin de partie ? Nul ne le saura jamais, — surtout après avoir été vainqueur.

Mais il est un fait, c'est que Bigot et ses équipiers n'ont pas dominé, autant qu'ils pouvaient et devaient le faire, des adversaires au jeu primaire qui ne valaient que par leur volonté et leur enthousiasme.

Quand Vandooren eut marqué le premier but de la partie pour Lille, on pensait qu'enfin dégagés de la crainte de voir Lens scorer en premier, Lille allait bien jouer. On s'est dit : décontractés, les Lillois vont donner une leçon de football aux Lensois. Il n'en fut rien. Les longs coups de botte à suivre des gueules noires eurent pour effet d'empêcher le « onze » de Lille de s'organiser. Les combinaisons étaient éphémères et les actions offensives ne s'effectuaient que par tout petits groupes sans ampleur, sans sens artistique, les joueurs lillois pratiquaient un football étriqué

par **Lucien GAMBLIN**

que sabraient sans merci les rudes défenseurs lensois.

On nous rétorquera que dans un tel match seul le résultat compte. Nous voulons bien l'admettre, mais nous aurions aimé, et la plupart des 60.000 spectateurs avec nous, que Lille ait été un vainqueur plus brillant.

On ne prête qu'aux riches, prétend le vieil adage.

Or dimanche, à Colombes, les riches, c'étaient les Lillois.

Le « onze » de Lens, battu, n'a pas démérité. Ses joueurs ont fait de leur mieux. Logiquement, ils ne pouvaient vaincre.

Mais ils ont vaillamment combattu et n'ont rien à se reprocher.

AVEC SANG-FROID, BARATTE A " EXÉCUTÉ " LES LENSOIS...

La présence de Lille et de Lens en finale de la Coupe de France n'avait pas réduit la fête nationale du football aux proportions d'une simple kermesse flamande.

Rien ne manqua, ni la présence de M. Vincent Auriol, très à l'aise dans un complet sport gris et serrant longuement la main aux joueurs, ni les buffleries et les cuivres sonores et brillants de la musique militaire, ni enfin, cette pointe d'angoisse qui étreignait les 60.000 spectateurs de Colombes et est nécessaire à chaque événement sportif.

par **Guy CHAMPAGNE**

ments de situation. Elle fut émouvante et parfois dramatique, mais au point de vue qualité du football, elle ne fera pas date, il s'en faut de beaucoup.

Lille marque le premier

Lille apparut fatigué une fois encore, non pas usé certes, mais émoussé. Lens joua avec cœur et beaucoup de courage.

Lille marqua le premier à la 24^e minute, par Vandooren, dont le tir heurta le poteau gauche des buts lensois et battit Duffuler, alors qu'il dominait depuis le début et qu'il aurait déjà dû marquer au moins un but.

Lens doit à une erreur de Wittowski d'avoir égalisé à la 40^e minute. Le goal lillois laissant échapper la balle devant Mankowski qui l'envoya en direction des buts, Stanis surgit en trombe et assura le point de la tête.

C'est en seconde mi-temps, à la 51^e minute, que Duffuler imita Wittowski. Sur un dur shot de Tempowski, il lâcha la balle devant Baratte qui l'expédia aussitôt dans la cage.

La fête du courage

Puis ce fut la fête du courage lensois. Le « onze » de Lille, se croyant maître de la situation, fut alors débordé et malmené. A la 76^e minute, sur un centre de Stanis, il concéda un corner. Stanis le tira directement dans les buts malgré un saut de Wittowski qui ne put empêcher le ballon de pénétrer dans ses filets. On connaît la suite...

Lille doit surtout à Baratte, Bigot et Carré de remporter la Coupe pour la troisième fois consécutive. Une formation lilloise dans un grand jour aurait très certainement surclassé le « onze » des gueules noires.

Les Lensois ont joué leur jeu. Ils ont essayé d'entraîner Lille dans un « tourbillon » factice, avec les moyens dont ils disposaient. On ne peut rien leur reprocher. Ils sont tombés en beauté.

EN PASSANT AU CRIBLE LES 22 ACTEURS... ET LE 23^e : L'ARBITRE!

WITTOWSKI n'eut pas à intervenir souvent sur de véritables shots, mais dut sortir fréquemment. Prit une part aux deux buts marqués contre lui.

JEDREZACK, un des meilleurs de son camp, ne se laissa pas déborder par Habera et eut d'heureuses interventions.

SOMERLYNCK, toujours appliqué et utile, le brave Marceau se dépensa avec bonheur et annihila Mankowski.

DUBREUCQ joua un match moyen, eut de bons centres et défendit âprement et parfois trop rudement.

PREVOST fut un bon pivot défensif et ne laissa pas partir Stanis, mais il commit encore quelques actes téméraires et « loup » deux ou trois balles.

BIGOT a encore accusé les effets de sa longue carrière, et chercha à parer à sa faiblesse de démarrage par des truquages.

VANDOOREN a paru en meilleure condition que précédemment. Il marqua un joli but, mais, comme Bigot, il fut trop personnel.

TEMPOWSKI n'a pas été transcendant et ne prit pas une part assez active au jeu. Il eut quelques beaux shots, mais il tarde trop à prendre sa chance.

BARATTE, sans avoir joué un match exceptionnel, fut encore une fois le meilleur homme de son équipe. Mais il tomba dans le travers de ses voisins : la pratique du jeu exagérée des petites passes courtes et latérales. Il eut le mérite de marquer 2 buts.

CARRÉ travailla d'arrache-pied, mais ne réussit pas à placer un shot digne de ce nom. Carré est pour nous un demi de grande classe, mais un avant moyen.

LECHANTRE joua une excellente première mi-temps, puis fut moins bon par la suite. Il dribbla trop et fut hésitant dans la surface de but adverse.

DUFFULER a fait preuve d'adresse et de... témérité. Il arrêta des shots violents mais commit une faute sur le deuxième but ; de plus, il « lâcha » plusieurs balles.

GOULLARD un des meilleurs du « onze » lensois. Il brida Lechantre toute la seconde mi-temps.

MELLUL commença très heureusement et sa puissance fit impression, puis il baissa de niveau. N'en fit pas moins une bonne partie.

SIKLO, toujours habile footballeur, a fort bien tenu sa place, mais il ne fut pas toujours compris de ses jeunes partenaires de l'attaque.

GOLINSKY joua une bonne partie, ne fut pas dominé par Baratte et couvrit son but efficacement. Doit faire une bonne carrière.

OURDOUILLIÉ. Cet ouvrier du football se dépensa avec cœur, mais cet ancien a perdu en vitesse et en mobilité.

MANKOWSKI. Nous attendions mieux de cet avant perçant et efficace, qui ne se mit guère en valeur que tout au début de la partie.

MARRESCH nous a paru manquer de personnalité. Fut actif, mais brouillon.

STANIS, toujours aussi solide et puissant dans ses actions, mais ferait beaucoup mieux s'il était mieux encadré. Marqua les deux buts de son équipe.

PACHURKA ne fut ni meilleur ni moins bon que Marresch et joua un rôle aussi effacé.

HABERA, boudé par Jedrezack, ne se distingua que par des centres bien dirigés. Le niveau du match parut bien élevé pour lui, comme pour Marresch et Pachurka.

M. BOES commença avec virtuosité, puis laissa passer des fautes de truquage. Conserna cependant toute son autorité.

L. G.

Kermesse héroïque...

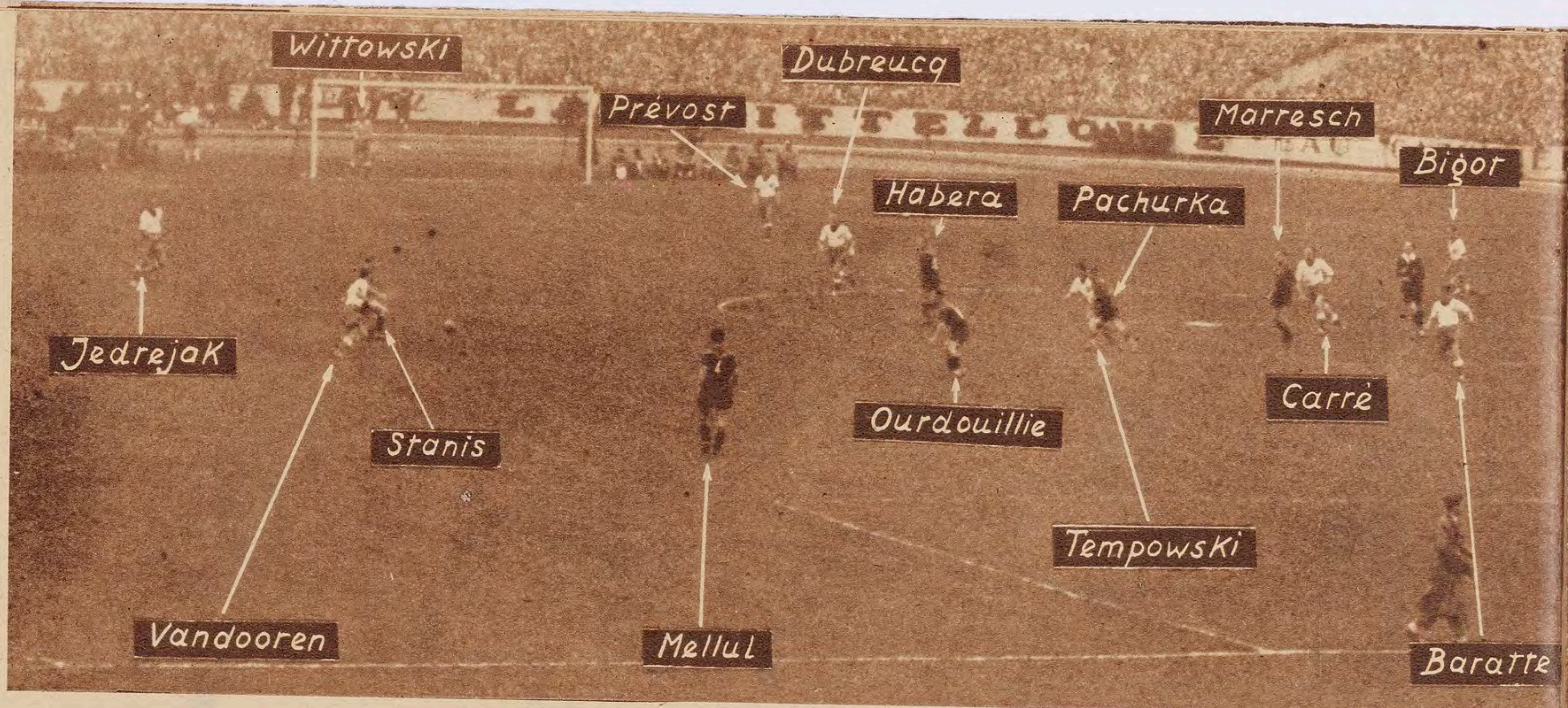
Les dirigeants et les joueurs de Lens, eux, voulaient transformer la finale en kermesse héroïque. Ils y sont parvenus puisque les Lensois ne sont tombés que quatre minutes avant la fin, au moment même où après avoir été mis à deux reprises en présence de la défaite, ils venaient d'égaliser et pouvaient espérer la prolongation... et l'exploit encore possible.

C'est Baratte, le meilleur joueur du match, qui leur porta le coup de grâce avec un sang-froid extraordinaire, comme un exécuteur... C'est Baratte, qui, à la 86^e minute, sur un long dégagement de Wittowski, contrôla la balle, désaxa plus ou moins régulièrement Golinski, partit seul, s'approcha des buts de Duffuler et, d'un tir précis, en biai, « glissa » la balle dans les filets lensois ; sans s'affoler une seconde, extrêmement maître de lui, conscient qu'il était de trancher le débat en la faveur de son équipe.

Une belle façade

Cette finale de la Coupe se déroula à la manière d'un roman de Peter Cheney. Dès les premiers instants, on envisagea tout de suite le dénouement tellement était manifeste la supériorité du jeu plus savant des Lillois ; puis la roue tourna, la piste s'embrouilla, on en vint presque à douter du succès de Lille, car Lens secouait une équipe fatiguée, et, enfin... le coup de théâtre qui précipite les événements et la fin, au moment même où l'énigme paraissait encore insoluble.

Cette rencontre Lille-Lens a eu une belle façade. Elle a valu surtout par ses rebondisse-



LES LILLOIS SÉRIEUX AVANT LE MATCH...



Au garde à vous, les joueurs lillois écoutent la « Marseillaise ». De à g. Bigot, Tempowski, Lechantre, Vandooren, Baratte, Carré, Dubreucq, Somerlynck, Prévost, Jedrejak, Wittowski.



Sous le regard sévère de l'arbitre, M. Boes, Ourdouillie (Lens), à g., et Bigot (Lille), à dr., se serrent la main.



Jules Bigot présente ses équipiers au Président de la République.



Qui reconnaîtrait dans cet enfant à l'air boudeur assis au bord de l'eau, Jean Baratte, l'avant centre de l'équipe de France. C'est pourtant lui...



Jean Baratte a grandi et à onze ans, entre sa sœur et sa mère, il est déjà le souriant gardien de but des minimes de l'Iris Club de Lambersart.



Un peu plus tard encore... Baratte a seize ans et il est maintenant l'avant centre redouté de la première junior. Toujours à l'Iris Club de Lambersart.

On voulait faire ... MAIS J'AI MARQUÉ, "PRO" DE LA MAIN...

Loin de moi l'idée de donner à ces révélations un caractère sensationnel ou d'essayer de jeter un pavé dans la mare. Mais ma décision est prise et elle est irrévocable : maintenant que la finale de la Coupe est jouée et que la saison se termine, je vais adresser aux dirigeants de mon club une demande officielle de transfert. Je vais prier qu'on me mette sur la liste des footballeurs à vendre. Mon intention est arrêtée ; d'ailleurs, pour ne rien cacher, cette demande en bonne et due forme est déjà rédigée depuis un certain temps et j'attendais simplement la finale de la Coupe pour la rendre publique. Je sais que des journaux ont parlé récemment de ma demande de transfert, mais rien n'a encore été écrit de définitif à ce sujet.

JE DOIS M'EXPLIQUER

Il est probable que cette décision va faire quand même un certain bruit, toute fausse modestie mise à part, et qu'elle paraîtra surprenante à beaucoup : « Baratte demande à être transféré ! Quelle folie ! C'est insensé ! Que peut-il désirer de plus ? Il joue avant centre dans la première équipe de France, on parle de lui. Tout lui sourit. Alors ? » On dira tout ça. Et moi je répondrai : « Oui, bien sûr, mais laissez-moi donc m'expliquer... »

Pourquoi je veux quitter Lille ? C'est simple et paradoxal tout à la fois. Je veux quitter Lille pour échapper à « l'esprit de famille » lillois, pour changer d'atmosphère.

CE N'EST PAS LE DÉBUT D'UN ROMAN... ...MAIS LE DÉPART DE MA CARRIÈRE

Oui, pour échapper à « l'esprit de famille » lillois qui n'est pas un vain mot. C'est, d'ailleurs, je le reconnais, cet esprit qui m'a permis de sortir, qui a aussi aidé au développement de ma carrière et qui, maintenant, juste retour des choses, m'étouffe et m'opprime. Pour en savoir les raisons, il faut remonter dans le temps de cette dynastie lilloise, jusqu'à l'époque où, à onze ans, je frappais dans les boîtes de conserves en allant à l'école dans les rues de Lambersart, où j'habitais la maison juste en face du stade.

La maison en face du stade... Ce n'est pas le début d'un roman de Siméon, mais le commencement de ma carrière.

J'avais onze ans, je rêvais de plaies et bosses, des plongeurs de Di Lorto, des shots de Nicolas... Mais mon père me vantait déjà les joies du tennis, les mérites de Cochet, la gloire des « mousquetaires » et de la Coupe Davis. Il voulait faire de moi un grand tennisman, « le Borotra du Nord », disait-il en souriant. Rien que ça...

De ma fenêtre, je voyais les équipes retour du stade, les joueurs joyeux ou tristes, selon le résultat, et le football m'attirait déjà. Je jouais bientôt gardien de but dans les pupilles de Lambersart, et le père de mon actuel coéquipier Dubreucq, alors arrière à Roubaix, fut mon premier entraîneur. « Tu ne feras jamais un goal, me répétait-il, tu es un avant centre né. Tu as

Somerlynck

Lechantre

Gouillard

Mankowski

Siklo

Golinsky

Duffuler

de moi le " Borotra du Nord "...
MALGRÉ ÉTIENNE MATTIER, MON PREMIER BUT
CAR J'AVAIS LE FOOTBALL DANS LE SANG !

Et, maintenant, je
veux être transféré
pour échapper à
l'esprit de famille
du club lillois !

par Jean BARATTE

l'instinct de l'attaquant. Et, deux ans plus tard, en minimes, je marquais mon premier but d'avant centre, un « bolide » du pied droit. La route était ouverte...

Première minime, première junior, première amateur à l'Iris de Lambersart à dix-huit ans. Depuis longtemps, de Winckelmans, inter de l'Olympique Lillois, qui habitait à côté de chez moi, à Dubreucq, en passant par Bigot et Vandooren, à l'époque mes joueurs préférés, le signe de Lille planait sur moi.

A Lambersart, dans notre vestiaire ou, gosses encore, nous nous déshabillions, j'avais collé sur ma porte une photo et un nom était écrit dessous : Jules Bigot. Maintenant, c'est mon capitaine. La vie va vite. J'ai l'impression que c'était hier...

Le football, la première amateur, c'était bien beau, mais il y avait aussi le tennis. Mon père y tenait. La rapidité de mon coup droit, la force de mon « passing shot » me permirent d'accéder aux quarts de finale des championnats de France junior. Mon jeu ressemblait, paraît-il, à celui d'Abdesselam. Si j'avais continué, j'aurais voulu devenir un tennismann, athlétique et robuste, à la manière américaine, et non un joueur de salon de cinq à sept.

DANS " LE GRAND BAIN "

La fusion Lille-Iris de Lambersart devait être le coup de pousse du destin. Tout de suite le « grand bain », les matches « pros ». Le contact brutal avec les vedettes que, jusqu'alors, j'admirais et enviais presque secrètement. Mon premier match contre Sochaux comme ailier droit avec Mattier, en qualité d'arrière gauche et de surveillant ! Le « vieux lion » avait pour mission de mettre à la raison cet adolescent un peu pâle, presque débutant. J'étais servi pour mes débuts ! Mais je réussissais un bon match. Je lui échappais souvent et, alors que nous

étions menés par un but à zéro et que la partie paraissait perdue, sur un centre de Lechantre, j'égalisais... de la main ! Ni l'arbitre, ni personne, n'avait rien vu, sauf Mattier, qui, furieux, me traita de tous les noms. Pour moi, le score seul comptait ; nous avions fait match nul : 1 but partout. C'était le principal !...

A partir de ce jour, ma voie était tracée. Plus question de tennis, et je jouais régulièrement en première à Lille tout en restant amateur. Je tenais beaucoup à cette qualité d'amateur ; je ne voulais pas aliéner ma liberté, mais, hélas ! arriva le temps des équipes fédérales, de triste mémoire. Et, quand, après la Libération, je voulus résigner amateur à Lille, c'était impossible : j'étais classé professionnel. J'étais pris dans un engrenage, le football devenait ma vie. Tous les dimanches, je jouais Coupe et Championnat. J'arrivais à me perfectionner et à être sélectionné dans l'équipe nationale, la grande consécration ; vainqueur de la Coupe de France, champion, ces résultats m'apparaissent comme un enchaînement presque logique, tout cela sous les couleurs de Lille où j'avais pris, au poste d'avant centre, la succession de Bihel, qui m'avait précédé également dans le « onze » tricolore. Depuis plusieurs saisons, j'ai été marqué par tous les demis centre de France ; j'ai appris à me rendre compte que Jonquet était le meilleur et le plus difficile à passer de tous. J'ai vu jouer beaucoup de footballeurs français et étrangers, et j'ai dû reconnaître que l'inter anglais Carter était inimitable et que Gundmundsson, malgré ce qu'on peut dire, est un grand footballeur et un véritable artiste.

JE TOURNE EN ROND

Mais, à force de jouer toujours dans la même équipe, avec les mêmes compagnons, on arrive à être saturé, lassé. Il n'y a pas d'imprévu, c'est la routine. Je veux échapper, non pas à mon passé, un passé encore bien récent, que je viens de broser à larges traits, mais je désire m'évader, comme je l'ai dit déjà, de ce cercle lillois où j'ai l'impression de tourner en rond. Je ne reproche rien à personne, mais je veux changer, faire du neuf. Paris m'attire, c'est indiscutable. J'aimerais m'y installer et je crois que je pourrais y briller.

Je ne sais pas, enfin, quelle réponse mes dirigeants donneront à ma demande de transfert. Se décideront-ils à vendre un joueur qui désire partir ou préféreront-ils me garder malgré mon désir ? Je ne m'appartiens pas ; sans cela, je crois que j'aurais déjà signé dans un club de la capitale. Enfin, on verra bien...

Pour le moment, il reste encore des matches à jouer. Et mon avenir immédiat, que ce soit à Lille ou à Paris, consiste encore en des matches à jouer. Toujours le football...

Je ne crois pas que je resterai très longtemps dans le milieu de la balle ronde. Et, si tout va bien, s'ouvrira prochainement à Lille, précisément, un nouveau magasin à l'enseigne : Caez Jean Baratte, articles de sport...

(Recueilli par G. C.)

... ET EXPLOSANT DE JOIE APRÈS LA VICTOIRE



Un supporter lillois porteur d'un drapeau du L. O. S. C., tient Witowski par le cou. C'est la victoire !



M. Vincent Auriol remet au capitaine Bigot la Coupe de France. A gauche, Baratte, le héros du match.



On pose, tout souriant pour le photographe, après la remise du trophée. 1^{er} rang, de g. à dr. : M. Kretschmar, Wittowski, Garcia, Somerlynck, Lechantre, Bigot, Jedrejok ; 2^e rang : Baratte, Dubreucq, Prévost, Vandooren, Cheuva, Tempowski.



Le tour d'honneur des Lillois accompagnés de leurs supporters. Somerlynck et Jedrejok portent la Coupe.



La Coupe rentre aux vestiaires portée par M. Dassonville, à dr., et Witowski, à g. ; Dubreucq est en tête.

LE BUT DÉCISIF A ÉTÉ RÉUSSI A 4 MIN



Sous les yeux de son capitaine Ourdouillié et devant Golinski, Duffuler repousse la balle du poing devant Baratte qui a sauté haut.



Le premier but marqué par les Lillois. Vandooren a shooté sèchement, la balle a heurté le poteau gauche des buts lensois et a plongé en vain. De gauche à droite : Lechantre, Marresch, Carré, Vandooren qui lève les bras, Mellul à terre, Siklo,



Lens vient d'égaliser ! 1 but partout ! Rien n'est encore perdu. Stanis, qui lève les bras en l'air, a accompagné la balle dans les filets lillois en criant sa joie. Au centre, Somerlynck et Wittowski, qui a laissé échapper la balle, ont l'air déçus et penauds. On les comprend ! Le Lensois Stanis masque Mankowski qui a shooté et est encore à terre, derrière son avant centre.

Vand
Duffu
transv
Mellu



Le deuxième but égalisateur des Lensois. Stanis a shooté lui-même le corner. Il l'a tiré remarquablement à la manière de Veinante. La balle a terminé sa trajectoire dans le but. De gauche à droite : Carré, Tempowski, Jedrejak, Habera, M. Boes, Mankowski, Pachurka, Somerlynck, Prévost et Bigot. Deux buts partout ! Lens vient d'égaliser une fois de plus.

MINUTES DE LA FIN PAR BARATTE



lensois et pénétré dans la cage de Duffuler qui
lo, Baratte, Ourdouillié, Tempowski, Duffuler.



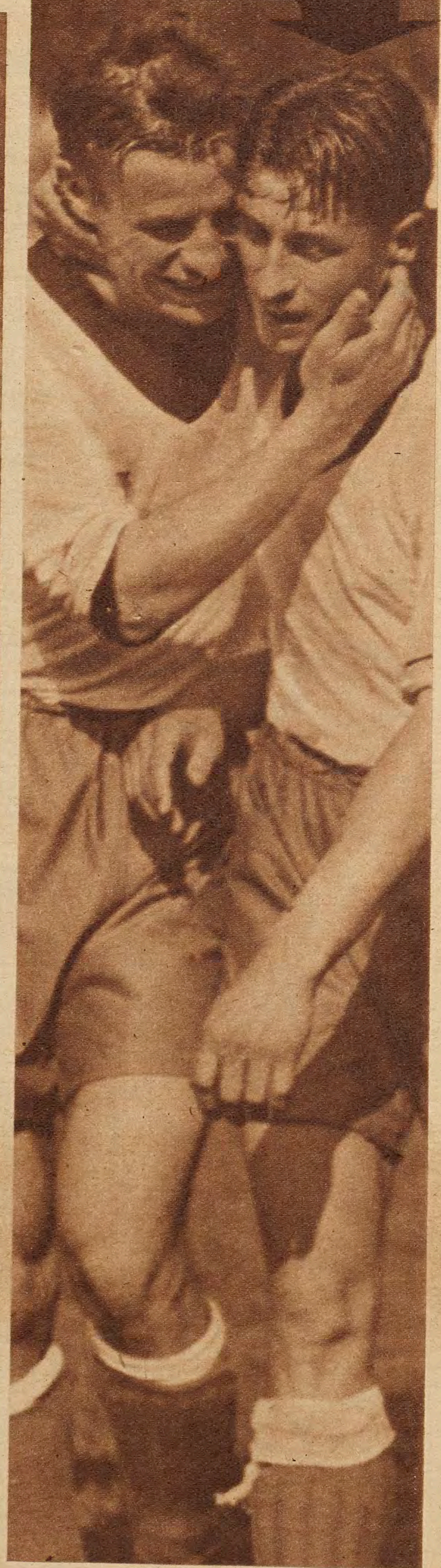
andooren, à gauche, a shooté avec violence.
uffuler est battu, mais la balle heurtera la barre
ansversale et sortira. Il était temps ! A droite,
ellul et Tempowski suivent l'action de près.



Alerte sur les buts de Lille ! Sur un centre de Stanis, Wittowski est
sorti et a repoussé la balle du poing devant Pachurka et Mankowski,
à gauche, Prévost et Jedrejak sont masqués. Le danger sera écarté.



la trajectoire dans les filets de Wittowski qui a sauté en vain. De g. à dr., Mellul, Vandooren, Marresch,
plus et tout est remis en question. Lens renait à l'espérance... (Photographie au téléobjectif de André AVELINE.)



C'est gagné ! Baratte vient de marquer le troisième
et dernier but lillois, et Lens ne se relèvera pas.
Baratte est embrassé par son coéquipier Prévost.

JEUDI, EN SECONDE DIVISION



NICE-GIRONDINS (1-1), jeudi à Nice : Sur corner, Depoorter, goal des Girondins, détourne la balle du poing sous les yeux de Ruff et Swiateck (à gauche).



LE HAVRE - VALENCIENNES (0-0), jeudi au Havre : Le goal nordiste Dedecker se baisse pour ramasser la balle sur un tir du Havrais Tessier.

★
Campiglia, l'avant-centre du Havre, a battu Dedecker de la tête. Le goal nordiste a laissé échapper la balle, mais celle-ci sortira...



ROUEN-DOUAI (2-1), jeudi à Rouen : Le premier but des « diables rouges » marqué de la tête par Visignol, sur centre de Matussièrès. Le goal de Douai, Caille, est vaincu malgré une belle détente.



C. A. P.-LE MANS (1-1), jeudi, à Saint-Ouen : Le goal capiste Mattioni est sorti de sa cage devant Boulanger et va cueillir la balle aisément. A gauche, on voit Lerch qui regarde son gardien de but en action.

De Madrid, où il a participé JACQUES PERRIER NOUS

« Les Espagnols nous et Chocat a bien été

QUAND on parlera, plus tard, devant moi, de ce premier France-Espagne de l'après-guerre, je ne pense pas que je serai pris de court et incapable de relater, à des années de distance, ce qui se passa à Madrid, vendredi dernier au fronton des Recoletos.

Deux bonnes raisons à cela, deux motifs qui ne me feront pas oublier de sitôt cette rencontre. D'abord, c'est la première où j'ai marqué si peu de points; ensuite, je ne crois pas que j'ai jamais autant couru et vu courir, depuis que je joue au basket.

UN MATCH DE... COURSE A PIED

Pour vous représenter très exactement les joueurs espagnols, imaginez des hommes au gabarit de juniors ou de cadets, la grande majorité au-dessous d'un mètre soixante-dix; adroits comme des singes, qui courent, quarante minutes durant, avec la même ardeur, qu'il s'agisse de s'emparer du ballon ou simplement d'échapper à la surveillance adverse. Je sais, pour ma part, que l'Espagnol Carreras, que j'étais chargé de marquer, n'est peut-être pas un très grand basketteur, mais qu'il est incontestablement doué pour la course à pied. Il m'a promené à travers tout le terrain, à gauche, à droite, en avant, en arrière, sans d'autre raison que celle de se faire oublier, de se démarquer.

J'aurais d'ailleurs tort de trop m'en plaindre, car tous nos adversaires se déplaçaient à la manière de Carreras, et mes camarades ont eu, autant que moi-même, à pallier cette vélocité extrême de joueurs à qui les encouragements d'un public déchaîné donnaient des ailes.

LES SPECTATEURS ONT VIBRÉ

Car c'est dans une atmosphère surchauffée que se déroula la partie. Avant nous, les jeunes élèves du lycée français de Madrid s'étaient, en effet, chargés de défendre victorieusement nos couleurs, et il paraissait dès lors normal aux 4.000 spectateurs qui avaient payé une moyenne de 800 francs par place pour nous voir jouer, que la rencontre des seniors doive tourner, elle, à l'avantage de leurs compatriotes.

En dix minutes, les espoirs ibériques se trouvèrent pourtant presque anéantis. Très supérieurs sur le plan athlétique, jouant « arrêté » pour rompre la cadence endiablée de nos adversaires, trouvant en Chocat un coéquipier dans une forme étincelante, nous menions par 15 à 6. La victoire, une victoire très large, était en vue...

UN RELACHEMENT... SANS SUITES

C'est à ce moment précis que, grisés peut-être par notre succès initial, notre défense se relâcha subitement. On vit alors deux joueurs espagnols réaliser des prouesses. Je veux parler de Ferrando et de Manaja. Alors qu'ils avaient été incapables de marquer dans la première partie du jeu, ils se mirent à shooter de loin et marquèrent des paniers étourdissants, dont certains réussis de la moitié du terrain. Au repos, notre avantage n'était plus que de 20 à 23.

Devant cette remontée impressionnante des Espagnols, nous commençons à comprendre comment, une semaine auparavant, ils avaient marqué 56 points à l'équipe nationale portugaise...

CE QU'ILS ONT JOUÉ...

CHOCAT, toute la partie.
BUSNEL, 35'.
BUFFIÈRES, 30'.
PERRIER, 30'.
GEURIOT, 30'.

THIOLON, 20'.
SWIDZINSKI, 5'.
OFFNER, 5'.
BONNEVIE, 5'.
REBUFFIC, n'a pas joué.

... ET CE QU'ILS ONT RÉUSSI

CHOCAT, 17 points.
GEURIOT, 9 points.
BUFFIÈRES, 4 points.

PERRIER, 4 points.
BUSNEL, 4 points.
THIOLON, 2 points.

A la reprise, les Espagnols égalisaient d'emblée. Puis c'était une poursuite à la marque qui accusait tour à tour : 23-23, 25-23, 25-25, 28-25, 28-27, 29-27, 29-28 en notre faveur. Thiolon et Bonnevie rentraient sur le terrain pour quelques minutes, ils en sortaient alors que nous menions par 31 à 28. Un coup franc, un panier (le seul que j'aie réussi dans tout le match) nous redonnaient un net avantage à la marque. Sans être inexpugnables, nous avions cependant 6 points d'avance, ceux-là mêmes que nous devions conserver jusqu'à la fin de la partie en dépit de l'extraordinaire vitalité de nos adversaires.

Je peux dire, sans forfanterie, que nous méritons cette victoire. Le basket espagnol est encore très primaire. Pas le moindre signe de l'influence étrangère dans la technique rudimentaire des Ibériques. Les Espagnols ne savent dribbler que d'une main.

LES BASQUES A PARIS

PARIS - COTE BASQUE (11-14), à Buffalo : Cabaribère, partant à l'attaque, échappe au plaquage de Landais, mais est poursuivi par Dizabo qui l'arrêtera.



Offensive basque. Darrieusecq, soutenu par Arizabalaga, vient de passer à un équipier, inquiet de la présence, à gauche, de Duthen.



au succès de nos basketteurs TÉLÉPHONE SES IMPRESSIONS : ont obligés à courir le héros du match »

ils laissent à l'improvisation un rôle considérable, négligent la tactique, et basent leur jeu uniquement sur leur vitesse d'exécution et de course qui, il faut le reconnaître, est absolument inconcevable pour qui ne les a pas vus jouer.

UN HÉROS : CHOCAT,

DEUX PHÉNOMÈNES : FERRANDO ET MANEJA

Je pense, à ce propos, que Ferrando et Maneja, s'ils étaient plus grands, seraient des joueurs dignes des meilleures équipes européennes, car leur rapidité et leur adresse sont prodigieuses.

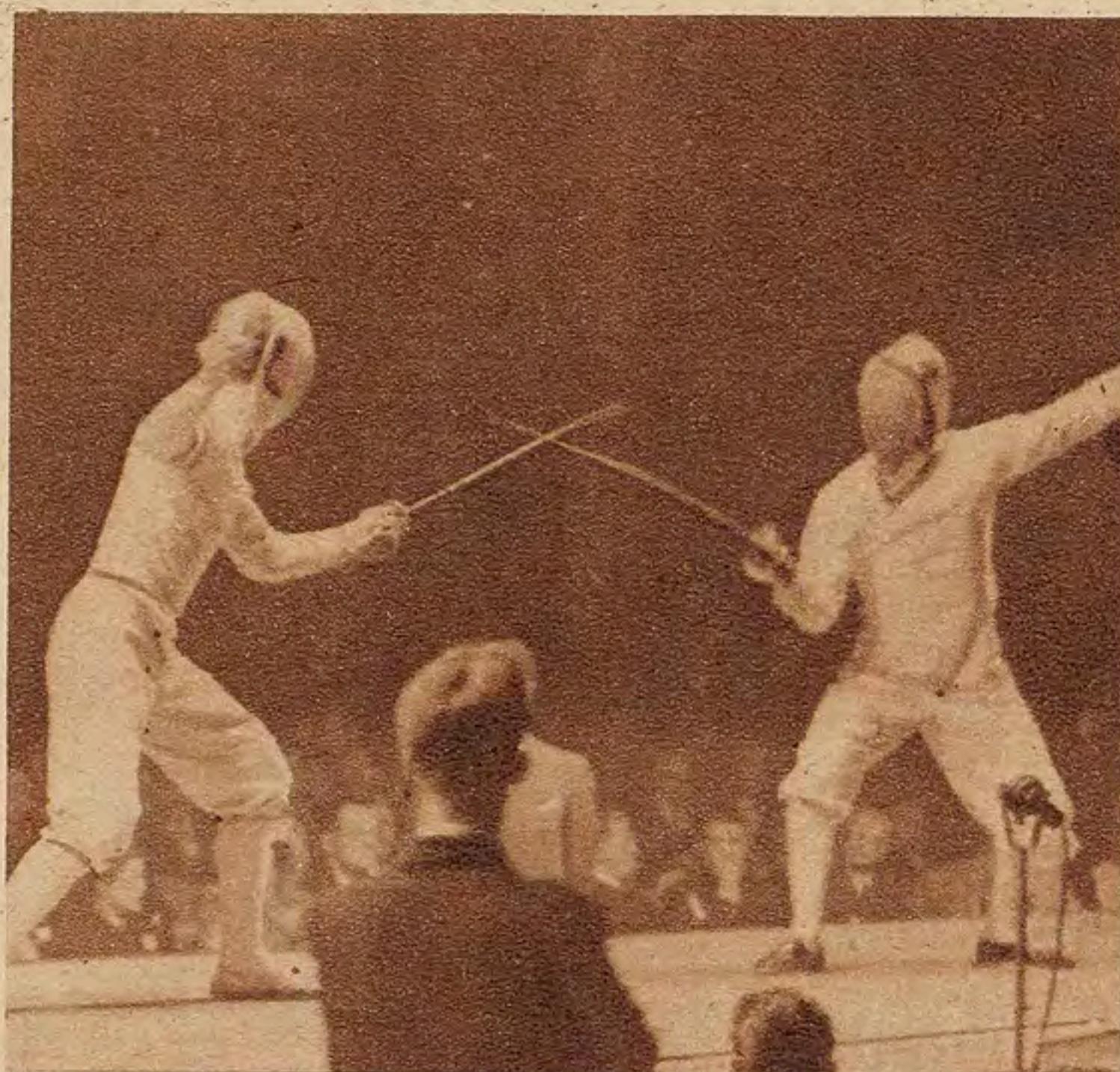
Notre succès reste pour moi, avant tout, attaché au nom de Chocat. Comme lors de la récente finale du Championnat de France, il a été le meilleur sur le terrain. Précis, efficace, bien inspiré, il a fait une grande partie. On ne saurait malheureusement en dire autant de notre équipe prise comme un tout. Nous avons visiblement manqué de diversité dans nos combinaisons, d'entente aussi, peut-être. Il nous appartiendra de faire mieux.

Je crois que nous en sommes capables.

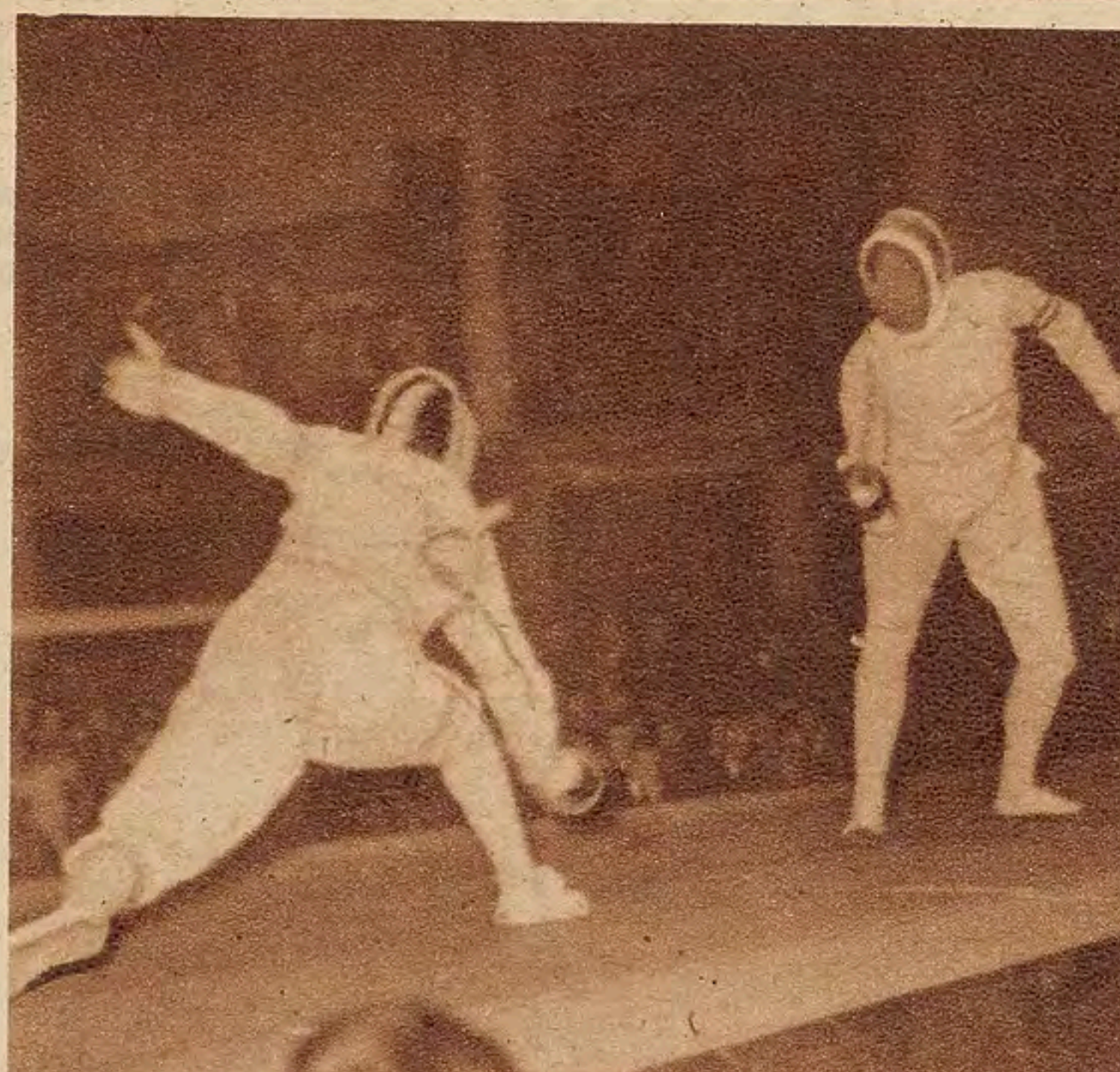
Jacques **PERRIER.**



Chocat (à droite), le meilleur joueur français du match de Madrid, arrive en courant pour prêter main-forte à soncamara de Buffières qui va attaquer.

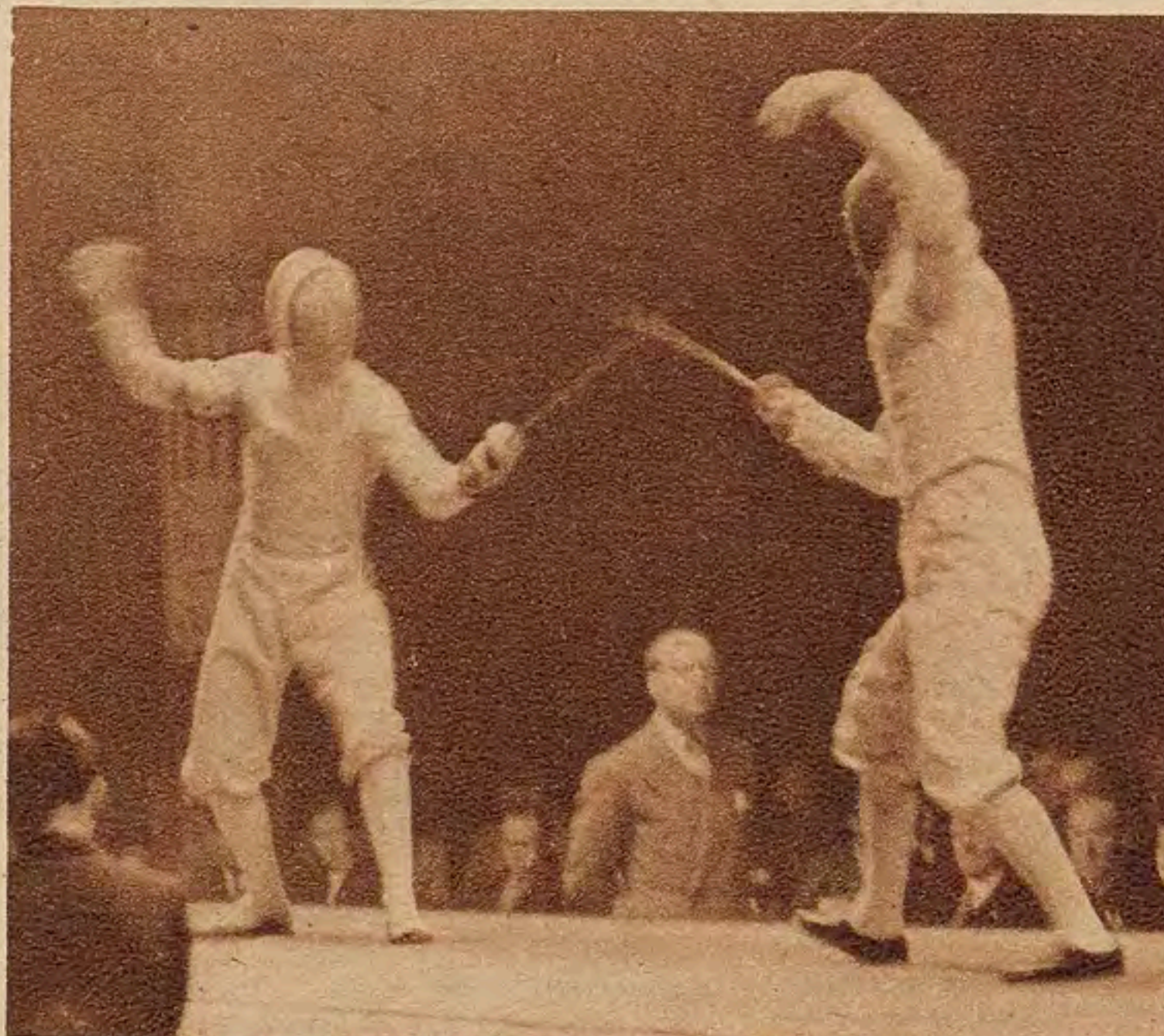


Mardi, à Wagram, les escrimeurs italiens triomphèrent par 6 victoires à 4, malgré les deux succès de d'Oriola (à g.), que l'on voit ici contre Nostini.

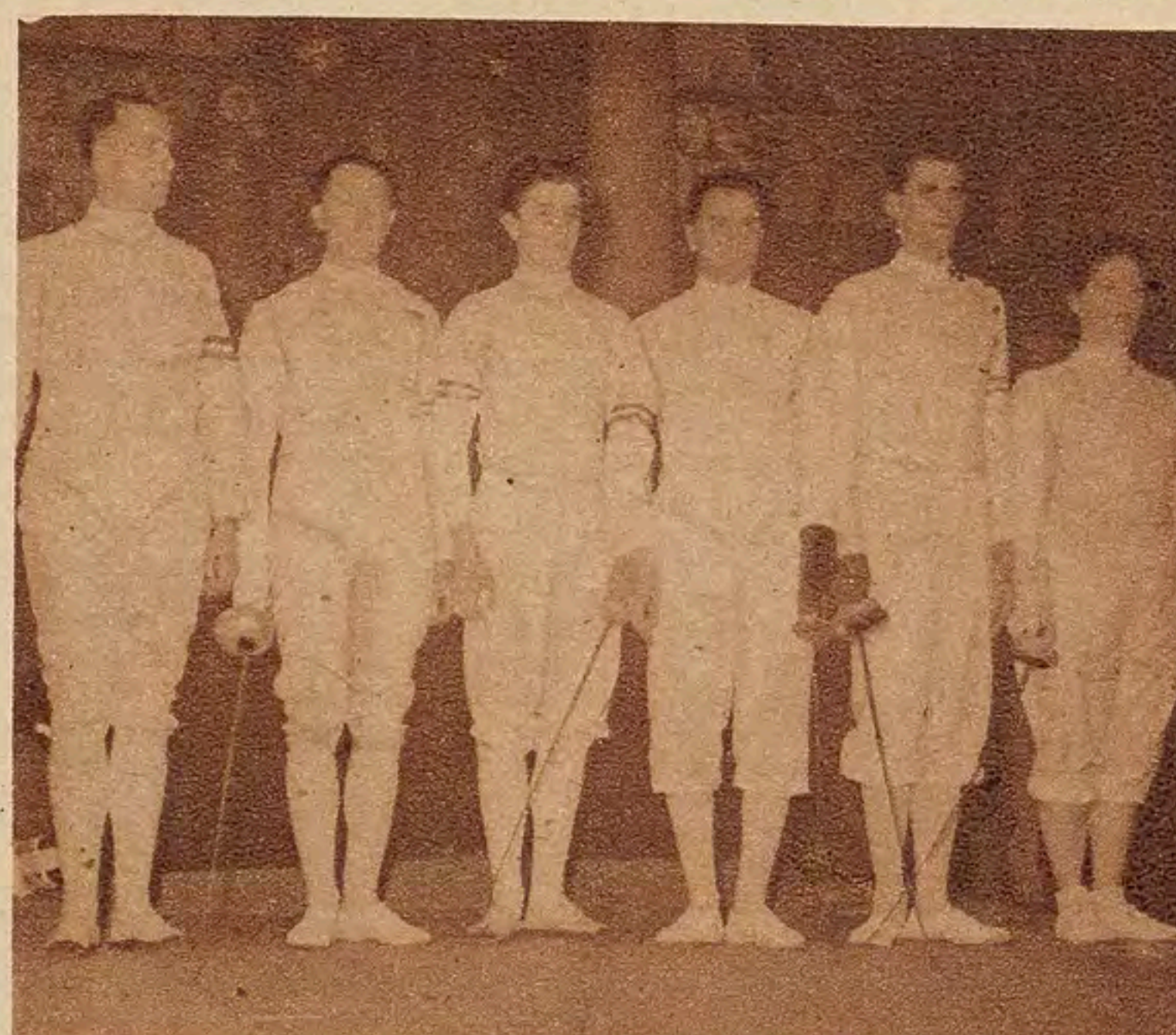


Dario Mangiarotti (à gauche) fut extraordinaire d'allant. Contre Artigas, qui paraît un peu désespéré, l'Italien esquisse une attaque à la jambe.

LES VICTOIRES DE CHRISTIAN D'ORIOLA N'ONT PAS SUFFI...



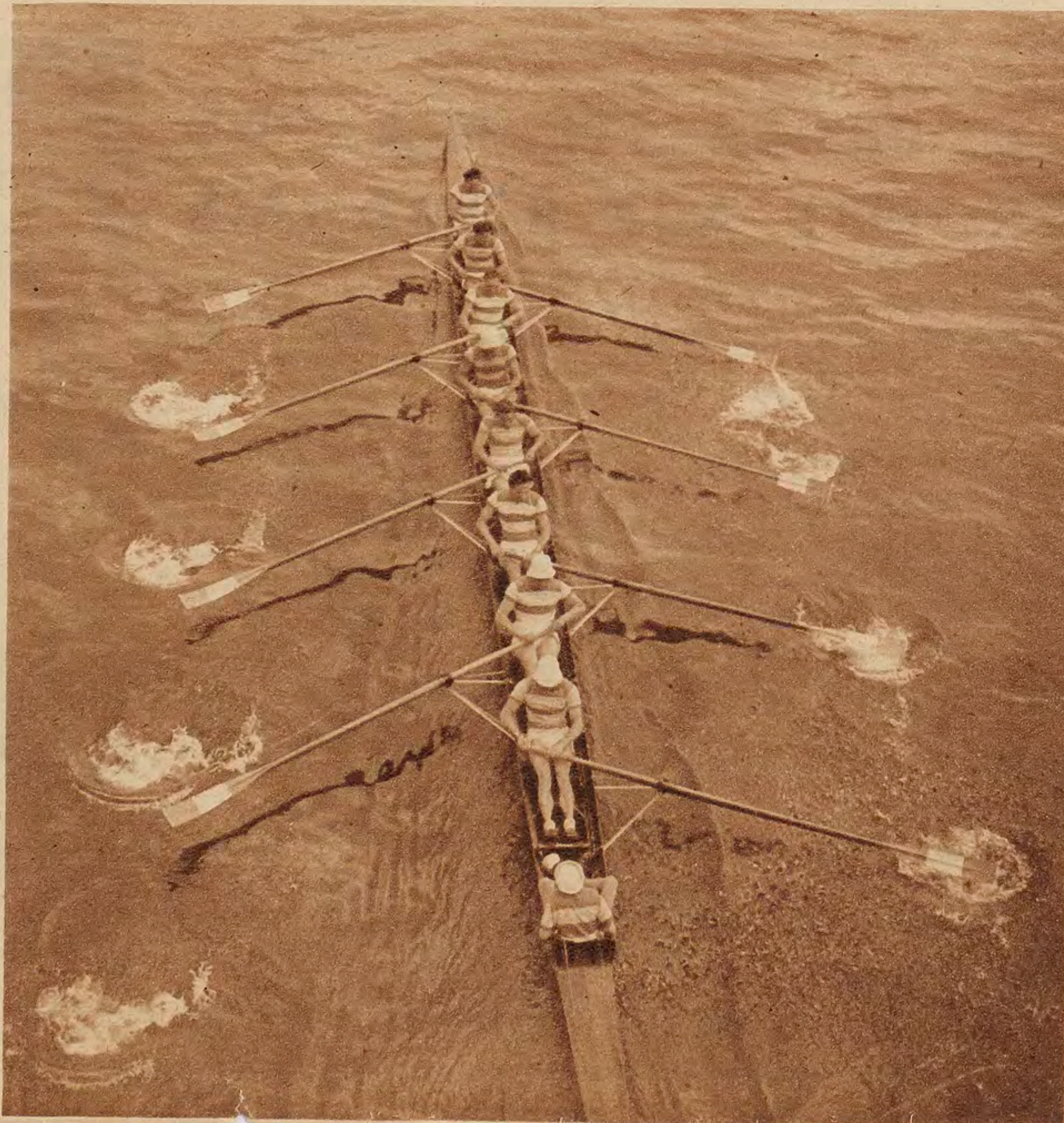
Christian d'Oriola (à gauche) est prêt à riposter sur l'attaque que se prépare à lui porter Renzo Nostini qui lui fait une pression de sixte en marchant.



L'équipe française qui participa à la rencontre : de g. à dr., Edouard Artigas, Henri Lepage, Christian d'Oriola, R. Bougnol, J. Levavasseur et Mme Boisson.

LA MARNE POUR LA 34^e FOIS

Samedi, sur les 6 km. 200 qui séparent l'île de Seguin du pont de Suresnes, les rameurs de la « Marne » et du « Rowing » se sont rencontrés pour la 34^e fois. On voit ici en action le « huit » de la Marne qui va remporter sa 34^e victoire.



LOURDES N'EUT BESOIN QUE D'UNE MI-TEMPS !

Biarritz. — Les Lourdais, champions de France, peuvent se flatter de n'avoir eu besoin que d'une seule mi-temps pour gagner le quart de finale de la Coupe de France qui les opposait à la Section Paloise. Trois essais, marqués aux 13^e, 23^e et 31^e minutes, leurs assuraient en effet, au moment du repos une avance de 9 à 0.

Par la suite, Aristou réussit bien à forcer les lignes adverses, mais son exploit ne faisait que réduire l'écart à 9 à 3. En réalité, la cause était entendue. Lourdes était vraiment le plus fort.

Cette impression, le quinze des champions de France l'avait produite de façon convaincante et indiscutée au cours de la première mi-temps, sur tous les spectateurs rangés dans les tribunes du stade Aguilera à Biarritz.

Avec une cranerie, à vrai dire inhabituelle, l'équipe lourdaise avait, dès le début, alerté ses trois-quarts et, peu de temps s'était écoulé que sur une succession de passes rapides, l'ailier gauche Estrade marquait un essai en évitant par un crochet l'arrêt de l'arrière Carmouze, en déséquilibre.

Cette tactique offensive apparaissait d'autant plus surprenante que deux des titulaires habituels lourdais, Bernadet et Faget, blessés, étaient absents. Ils avaient été remplacés par Delas et Panadicini. Mais il faut bien convenir que ces « doublures » s'en tirèrent fort honorablement.

Des maladresses grossières étaient commises. Deux d'entre elles aboutirent à deux essais lourdais, l'un marqué par l'ailier Delas, l'autre par l'avant troisième ligne Lacrampe. Dans l'un et l'autre cas, les Lourdais n'avaient eu qu'à ramasser la balle, lâchée par deux rivaux maladroits et à la porter dans le but ennemi, après une course de 30 à 40 mètres.

Vous le voyez : un essai bien construit par la ligne des trois-quarts, puis deux occasions habilement exploitées suivant la tradition lourdaise, et voilà le résultat acquis.

On avait pu, tout à loisir, apprécier à sa juste valeur la très sûre maîtrise des avants lourdais, celle de la troisième ligne en particulier : Prat, Lacrampe, Fourcade.

On avait encore pu remarquer le jeu du demi de mêlée Labarthète. Il se montra précieux par ses longs coups de pied en touche et par ses diverses initiatives.

Au cours de la seconde période, l'équipe lourdaise voulut-elle vivre sagement sur son avance ? C'est probable, en prévision des rencontres futures. Mais la Section Paloise fit, à son tour, montre d'une activité nouvelle.

A leur tour, les avants béarnais se mêlèrent de prendre la direction du jeu. A la touche, on voyait Aristou dominer franchement tous ses rivaux, Massarre et Buzy y compris.

Derrière la mêlée, Cazenave attaquait farouchement, soit en dribblant, soit en lançant ses trois-quarts. Mais, derrière lui, les centres, les ailiers ou l'arrière avaient beau procéder à des permutations, ils avaient beau varier leurs tactiques, ils n'étaient visiblement pas assez forts pour redresser la situation.

De notre envoyé spécial Marcel de LABORDERIE

Ainsi, le F. C. Lourdes, vainqueur par 9 à 3, jouera dimanche prochain à Bordeaux en demi-finale contre le Stade Toulousain, et c'est ce match entre les champions de France et les tenants de la Coupe (et champions de l'an dernier) qui apparaît comme le clou de cette fin de saison.

Face aux Narbonnais, les Castrais n'ont pas failli à la tradition

De notre envoyé spécial Jean RAYSSAC

Béziers. — Tandis que Pierre Langaro, le grand baryton de l'Opéra de Paris, qui chantait dimanche soir à Béziers, le Cheminot, nous disait son admiration pour la partie qu'il venait de voir, Jean Malheu, resplendissant de joie, nous déclarait :

Je vous avais dit hier que nous ne pouvions pas perdre. Je vais vous donner maintenant la raison de ma confiance. Jamais, depuis deux ans que nous nous rencontrons en voisins, Narbonne n'a réussi à nous battre. Comprenez qu'il ne pouvait pas en être autrement aujourd'hui.

Il est exact que Narbonne ne donna jamais l'impression de pouvoir fournir le vainqueur de Castres. Cela se vit dès le début où l'équipe narbonnaise chercha bien davantage à employer la manière forte, perdant, de ce fait, toutes occasions possibles d'attaquer. Les touches-pourtant lui étaient favorables. La mêlée lui donnait le ballon à égalité, mais tandis que Castres construisait et ne perdait aucune occasion d'attaquer, Narbonne jouait soit les coups de bottes d'avants, soit les coups de pieds en touche.

A ce jeu, ni Tourte, ni Labrousse n'émergèrent ; ni Caloulic, ni Lacaze ne réussirent le débordement, et pour cause.

Par contre, leurs adversaires ordonnés, pratiquant un rugby plus intelligent, servis par des joueurs de classe et plus en forme, suivirent à la lettre les ordres du maître entraîneur Dedere, fournissant le meilleur jeu, marquant trois essais, en manquant autant d'un cheveu, et mettant, de ce fait, en vedette, les qualités de leur arrière Moreno.



Sur une sortie de mêlée, Théo Cazenave, qui fut l'un des meilleurs Palois, ouvre sur ses lignes arrière. Ses partenaires quittent précipitamment la mêlée pour participer à la tentative de percée, alors que Prat, à droite, s'empresse de se mettre sur la défensive.

LA BRUTALITÉ N'A PAS PROFITÉ AUX ROMANAIS

Lyon. — Romans était venu au Stade des Iris avec des consignes bien arrêtées : les avants joueraient en force, les trois-quarts ne livreraient aucune action incertaine.

Du rugby au... catch

Il en résulta donc, qu'entre avants, — Toulouse, pour ne pas s'en laisser imposer, résista tant et plus — on joua en force, marquant plus la vedette réputée qu'on ne se souciait de jouer le ballon. Et on en arriva à un match de catch et de boxe française à une distribution de coups de pieds et de poings que l'insuffisance de l'arbitrage de M. Laprune, du Comité du Centre, envenima.

Les avants de Romans, jouant avec leurs moyens physiques, assurèrent leur avantage dans le jeu ouvert et au talonnage, ils dominèrent nettement.

Riondet ouvrit le score par un essai auquel Toulouse répliqua par un autre essai splendide de Dutrain, essai qui fut confirmé par Noé. Celui-ci, peu après, réussissait un coup franc. Toulouse menait donc au repos par 8 à 5.

La seconde mi-temps devait être plus houleuse. Un pugilat, provoqué par la Romanais Urquiza, auquel répondit, à tort d'ailleurs, le Toulousain Caraguel, eut pour effet de priver les deux équipes de ces joueurs que l'arbitre expulsa.

Après quoi tout reentra dans l'ordre, ce dont Toulouse profita pour obtenir un essai de Brouzat, cependant que Romans, lancé dans un furieux rush, voyait François Soro marquer un nouvel essai.

11 à 8, le Stade Toulousain l'emportait, mais de justesse.

Lassègue, excellent ouvreur

Le Stade Toulousain méritait normalement cette victoire qui le qualifie pour une

De notre envoyé spécial Géo VILLETAN

demi-finale de la Coupe, car il construisit tout au long de la partie le rugby le plus aéré et le plus clair possible dans un tel match.

Deux faits méritaient par ailleurs quelque attention : la double promotion de Lassègue au poste de demi d'ouverture, et de Robert Soro au centre de la troisième ligne de mêlée de Romans.

Eh bien ! il faut en convenir avec sincérité, Lassègue n'est nullement dépaycé à cette place nouvelle pour lui. Il part en flèche, démarrait sec, et se démarque d'un habile coup de rein, pour bien servir ses centres.

Robert Soro, de son côté, a produit une bonne impression. On pensait, il faut bien l'avouer, que ses 104 kilos ne soutiendraient pas l'allure réclamée par le jeu des troisièmes lignes. Il n'en fut rien et, tout à l'opposé, il bloqua bien le trio toulousain, en compagnie de son frère François et de Urquiza.

Deleris s'est racheté

Au Stade, une fois encore, les avants manquèrent de souffle sur la fin du match. Baran, Noé, Fabre et un nouveau, Griffe, venu d'équipe seconde, se firent le plus remarquer. Bergougnan, évidemment, joua avec son habileté coutumière, cependant que les trois-quarts, dans un jour excellent, distillèrent un jeu étourdissant.

Deleris notamment, par sa décision à l'une des ailes, a racheté son insuffisance performance lors du match joué et perdu par le Stade contre Montferrand, en championnat.



Bataille ardente de poids lourds. Une touche courte qui tourne à l'avantage des Lourdais. Massarre, que ceinture un Palois, a pu passer à Buzy, à droite. Au centre, un autre Lourdaise : Carassus. A gauche, Labarthète. (Téléphotos transmises depuis Biarritz.)



LOURDES-PAU, à Biarritz (9-3) : Arristouy, au milieu de la photo, vient sur mêlée ouverte de passer à Caze-nave. Prat est retenu par le bras et n'interviendra pas.



CASTRES-NARBONNE, à Béziers (9-3) : Jean Matheu, de face, se prépare à arrêter le demi de mêlée nar-bonnais Lavagne qui a réussi à s'appropriier la balle et sème l'émotion dans le camp Castrais. (Tél. tr. de Béziers.)



LAVELANET-CARMAUX, à Toulouse (10-0) : Les joueurs de Carmaux ont fort à faire avec les avants de Lavelanet. On reconnaît, ci-dessus (en blanc), Colas, Leris et Denat. (Téléphoto transmise de Toulouse.)



MARSEILLE XIII-CARCASSONNE à Toulouse (5-4) : Dach, dont le maillot est déchiré, fonce résolument à l'attaque. Face au trois-quarts marseillais, Cazottes se prépare au plaquage. Au centre, on reconnaît le demi d'ouverture Dops.

PAR UN POINT ET EN UNE MINUTE CARCASSONNE A PERDU SA ROYAUTE

Toulouse. — Personne n'aurait donné cher de la victoire des Marseillais, à 10 minutes de la fin de leur match contre Carcassonne.

Menés par 4 points à 2, ils trouvaient sur leur chemin la botte de Puig-Aubert qui, inlassablement, renvoyait la balle en touche.

Il fallut une action volontaire de Perez, à l'ultime seconde pour que soit marqué, pour Marseille, l'essai vainqueur.

Ainsi, sur ce stade étrié, où les pieds des spectateurs empiétaient la ligne de touche, les Carcassonnais ont perdu, par un seul point, à une minute de la fin, une royauté à laquelle ils tenaient, car la Coupe Lord Derby représente, aux yeux des dirigeants, le véritable symbole du rugby à « treize ».

Cette défaite, Carcassonne la doit au relâchement brutal de son étreinte, alors qu'elle aurait dû se resserrer tout au contraire :

— Nous subissons, nous dit après le match l'entraîneur Blain, les conséquences de notre renommée. On a trop dit que Carcassonne était l'équipe à

De notre corresp. particulier
Jean BOUDEY

battre et ses adversaires ne l'ont pas ménagée...

La machine carcassonnaise, qui parut pourtant au point et bien huilée, manqua de détente. Sa manière est restée la même, monocorde et aussi classique, mais sans la même flamme qu'autrefois.

Ce match révéla une équipe marseillaise en forme parfaite, excellemment conduite par l'entraîneur Duhau. Il révéla surtout deux hommes de grande classe, le centre Hatchondo et le demi de mêlée Dops, qui dominèrent la situation.

Puig-Aubert, comme à l'ordinaire, fut l'auteur des quatre points marqués pour Carcassonne et, sans lui, le score eût été plus lourd. Ainsi, pour ce dernier match de rugby à « treize », trois équipes maintenant peuvent prétendre lutter à armes égales, car Marseille, le nouveau venu, s'est hissé d'un seul coup au niveau des deux « grands » Carcassonne et Roanne.



Le robuste Béraud, mains tendues, se prépare à recevoir la balle de l'un de ses coéquipiers. Derrière lui, Perez et Négrier. (Tél. trans. de Toulouse.)

LES RÉSULTATS

RUGBY XV

COUPE DE FRANCE

(Quart de finale)

Lyon : Stade Toulousain-Romans...	11-8
Béziers : Castres-Narbonne.....	9-3
Biarritz : Lourdes-Section Paloise....	9-3

CHAMPIONNAT DE FRANCE

Excellence (quarts de finale)

Fumel : Bergerac bat Agen.....	8-0
Tyrosse : Tyrosse bat Montélimar par forfait	
Périgueux : Tarbes bat Brives.....	3-0

Finale division d'Honneur

Toulouse : Lavelanet bat Carmaux...	10-0
-------------------------------------	------

COUPE FRANTZ REICHEL (finale)

Foix : St. Toulousain-U. S. A. Perpign.	9-0
---	-----

ATTENTION !

En raison des fêtes de la Pentecôte, "BUT et CLUB" sera mis en vente avec 24 heures de retard. Nos fidèles lecteurs le trouveront chez leur marchand habituel mardi matin à la première heure.



Le Carcassonnais Calbète, en serre-tête, est aux prises avec Négrier, tandis que Perez, à gauche, vient se mêler à l'action. Calbète repousse Négrier de la main, mais il n'en devra pas moins lâcher la balle...

SEPT

JOURS AU SPRINT

... dans les coulisses du sport

BROUTILLES ET FLÉCHETTES

par A. BREFFORT

PIRONTI avoue qu'à Colombes, il a marqué un but pour confondre un journaliste qui l'avait traité de gourde.

Le fait est que voilà de la drôle de critique sportive.

Mais peut-être le journaliste en cause est-il d'accord avec le dirigeant du club. Lequel aurait inventé un nouveau truc pour stimuler ses joueurs.

A la suite d'un pari, un octogénaire cognacais, M. Lupine, a couvert un 100 mètres en trente secondes et un 200 mètres en soixante-dix secondes.

M. Lupine a quatre-vingts ans.

Tous nos compliments.

Mais si c'est en affichant une telle vitalité qu'il espère toucher la retraite des vieux, il sera déçu.

Il peut toujours courir.

Raadik ne viendra pas à Paris pour boxer Cerdan. Motif : la bourse de 5 millions est insuffisante. Raadik se révèle un grand encaisseur.

Charron plaide la légitime défense : « J'ai cru que M^{me} Leroux voulait m'assommer », dit-il.

A la suite de quoi, il se pourrait que M^{me} Leroux obtienne sa licence de la F. F. B.

Ben Barek, Grégoire, Hon sont interdits au Portugal.

Pour avoir accordé à un journal français une malencontreuse interview.

Ils se consoleront en allant voir un beau film : Le Silence est d'or.

Les bretteurs français ont eu beau s'escrimer, ils ont été battus.

Un qui a épaté son monde, c'est le sabreur hongrois Kanitz.

L'épate au sabre, quoi.

Un charpentier de Coleford, Norman Thomas, vient de battre le record de l'endurance de billard.

Il a joué pendant 44 h. 45", parcourant plus de 50 kilomètres.

Son partenaire était évanoui.

La revanche aura lieu à la brasserie-papillon avec chicanes et partie de saute-mouton sous-marine.

Voilà qu'on parle aujourd'hui des montagnes russes du Tour de Corrèze.

Ah ! la politique !

A Bucarest, nos tennismen ont gagné le double. C'est si simple.

ROGER ET LE SIGNE INDIEN

Il est des gens qui semblent marqués par le sort. C'est le cas de Roger Le Nizerhy.

Ex-prisonnier, Le Nizerhy passa cinq ans en Allemagne. De retour en France, il rencontra les plus grandes difficultés à pouvoir se réadapter à la vie civile.

Pourtant, une belle occasion s'offrait à lui de briller, de gagner quelque argent lors des derniers Six Jours de Paris. Las ! à trois jours de l'épreuve, on devait l'opérer d'urgence de l'appendicite.

Jeune marié et, depuis peu, père de famille, Roger avait trouvé une compensation à tous ses malheurs.

Un ami dévoué lui avait, en effet, trouvé un appartement de cinq pièces où Roger comptait s'installer sous peu. Mais une fois encore, il a dû se rendre à l'évidence : il n'est pas « verni ». La semaine dernière, en effet, comme il s'était rendu à son futur logis pour étudier les transformations, il trouva un mur écroulé et ses cinq pièces réduites à une seule, encombrée de plâtras et inhabitable pour longtemps.

LE TENNIS TEL QU'ON LE PARLE

La démocratisation du tennis est toujours à l'ordre du jour.

Récemment, une grande firme privée a décidé de mettre sur pied une grande coupe intercorporative. L'idée était bonne, semble-t-il, puisque cent quatre-vingt équipes répondirent à l'appel.

Depuis le 1^{er} mai, la compétition bat son plein, et son succès semble certain. Au sérieux de cette épreuve vient s'ajouter, d'ailleurs, une note humoristique : celle que constitue la lecture des résultats, et le secrétaire général de la F. F. L. T. ne fut pas peu

surpris, la semaine dernière, de s'entendre dire que « Paul et Virginie avaient battu la Camargue » par 3 à 0.

Renseignements pris, cette annonce signifiait que le personnel d'un restaurant en renom avait triomphé de celui d'un établissement sidérurgique.

LA CHANCE EST A DROITE

Lorsque vint le moment de la présentation des équipes, à Colombes, le Président Vincent Auriol serra, comme la tradition le veut, les mains des vingt-deux joueurs.

Comme il en avait terminé avec ceux de Lens, et qu'il étreignait déjà la dextre du capitaine lillois Bigot, le président, se rendant compte qu'il avait oublié d'en faire autant avec le capitaine lennois, il lui tendit alors... la main gauche. Le Président Auriol confondait ainsi les deux capitaines dans un double « shake hand ».

Ourlouille s'est désormais promis de ne plus jamais serrer la main gauche...

FATIGUÉ...

C'est une histoire que raconte un jeune boxeur, rentré récemment d'une tournée dans l'Est, qui lui permit de rencontrer, certain soir, un grand, très grand champion français en tournée d'exhibitions.

Nous étions entourés d'amis, à minuit, après la réunion, raconte le petit pugiliste, qui nous invitèrent à boire. Il était difficile de se dégager. Nous tentâmes l'impossible. En vain. C'est alors que nous vîmes se défilier le manager de... qui se fit rejoindre à la porte : « Eh ! quoi, lui dit-on, vous laissez votre boxeur et vous partez ? »

« Je m'excuse, je suis fatigué... »

Pour une exhibition ?

Qu'est-ce que ce doit être le soir d'un combat...

Vous aussi ! Apprenez à Danser par correspondance !

SUCCÈS GARANTI par nouvelle méthode exclusive du Centre de la Danse Spécimen contre 15 fr. en timb. pour frais. 91, av. Villiers (Service B3) PARIS (17^e)

Apprenez à DANSER

chez vous Notice B. cont. enveloppe timbrée Ecole Réfrano B., Boite Postale 4, Bordeaux-Chartrons.

APPRENEZ A CHEZ VOUS DANSER

Tango, valse, rumba, swing, etc... avec la méthode du Professeur J. MESNARD. 10, rue N.-D.-de-Lorette. Ouvrage le plus complet (80 pages). Envoi contre 150 francs. C. C. P. 2559-32 Paris.

But CLUB

Directeur : GASTON BÉNAG
Rédacteur en Chef : FÉLIX LÉVITAN

DIRECTION - VENTE - PUBLICITÉ :
100, Rue de Richelieu, PARIS
Téléph. : RICH. 81-55 et la suite

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
124, Rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS
3 mois 180 francs
6 mois 350 —

Provisoirement
le journal ne fait pas d'abonnement d'un an

COMPTE COURANT : PARIS 5390.08

DIRECTEURS-GÉRANTS :
MM. BARRÈS et VERRIÈRE

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimerie d'Enghien
18, rue d'Enghien, Paris-10^e
(Succursale de Clichy)
Imprimé en France

QUAND L'TRUAND S'MOUILLE

par Fernand TRIGNOL

EN vélo, l' muscle français y s' fait respecter à l'étranger. Caput, Danguillaume, y se sont drôlement défendus chez les léopards flahutes. Deux Français dans les cinq premiers, n'en v'la une performance quand on connaît ces gonzes-là.

J' suis impatient d' gaffer l' Tour de France. J' crois que nos coureurs seront pas marrons avec nos routeurs « Fach », Idée, Danguillaume et l' même Caput (Alfred) pour affurer les étapes au sprint, sans oublier Apo Lazarides pour vous froter tout ça dans les cols (dures).

C' bon gros Teisseire s'est réveillé dans l' Grand Prix du Pneu, il était forcément gonflé. Il y manque pas grand-chose à c' gars-là, simplement de l' prendre plus souvent par en dessous et l' moral avec Romain Bellanger et Papa Gatier pour lui inoculer la foi. La saison est pas finie pour lui.

Mais quelle politique c' te semaine dans le sport. La querelle Fach-Vielto. Fach en a marre de secouer les tapis. Y veut voler d' ses propres ailes.

El la vedette, ça été Charron. Y s' contente plus du Vel' d'Hiv, du Parc des Princes, il y faut l' Palais de Justice et encore y débute modestement en correctionnelle. Qui sait, un jour ce sera peut-être la Cour d'assises, comme mon pote Dédé-la-Boulangère.

Là, ça sera la grande gloire. Je bonis ça pour charrier, mais j' trouve, au contraire, que la Fédération d' boxe elle va un peu fort de s' montrer plus coriace que les juges d' la correctionnelle qui, eux, y ont refilé le sursis.

On devrait, au moins, en faire autant boulevard Saint-Germain. Enfin, faut espérer que tout ça va s'arranger avec la grande diplomatie de Gaston-Charles Raymond qu'est forcé d'être marlou pour deux, puisque Robert a une éponge à la place de cervelle. Quel bon agent électoral il aurait fait, car, comme disait notre maître Alphonse Allais :

« Si la tuberculose est la fille de la misère, l'alcoolisme est le neveu du suffrage universel ».



POURQUOI ne réussirez-vous pas ?

Demandez au Centre d'études graphologiques Pr. ANDRIEU (serv. BC10), 8, rue des Salenques, TOULOUSE, une analyse sérieuse et détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc...). Joignez spécimen écriture, date naissance, enveloppe timb. av. adresse et 21 fr. en T. P. pr frais d'écriture. Prix de l'analyse 100 fr.



MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Vous paierez seulement si satisfaction.



LOTÉRIE NATIONALE

mais c'est à la portée de tout le monde !

Il chante dans tous les verres!



GRILLON D'OR

Exigez-le partout: c'est tellement autre chose!

PERPIGNAN, 19, route de Prades
PARIS-ALFORTVILLE, 33, rue L.-Blanc
NANCY-SAIGON. (ENT. 26-21)

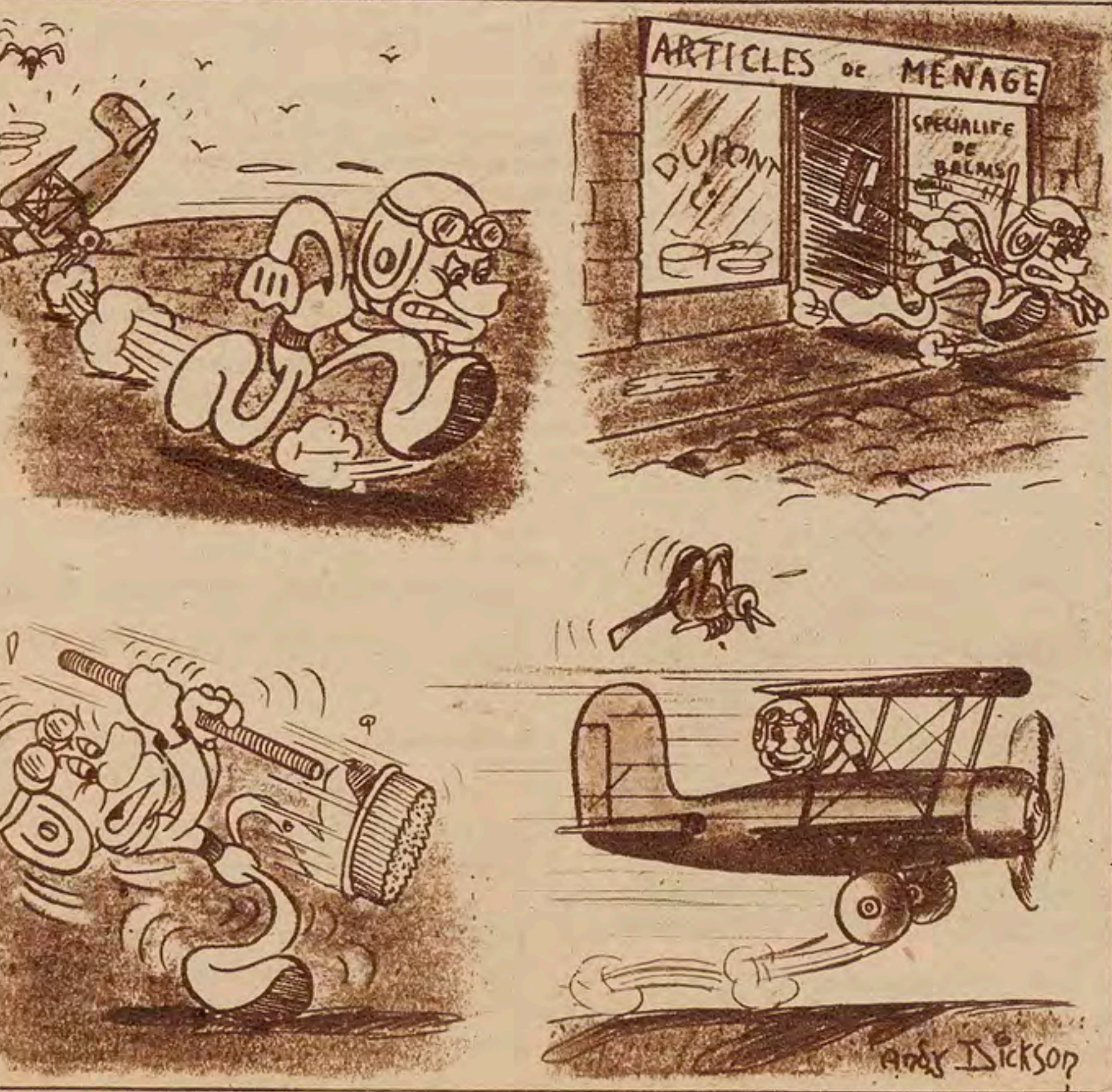
ET FOIRE DE PARIS, SALON DES VINS

Shampooing Cadum

EXTRA MOUSSANT

Jean CLUB-BUT

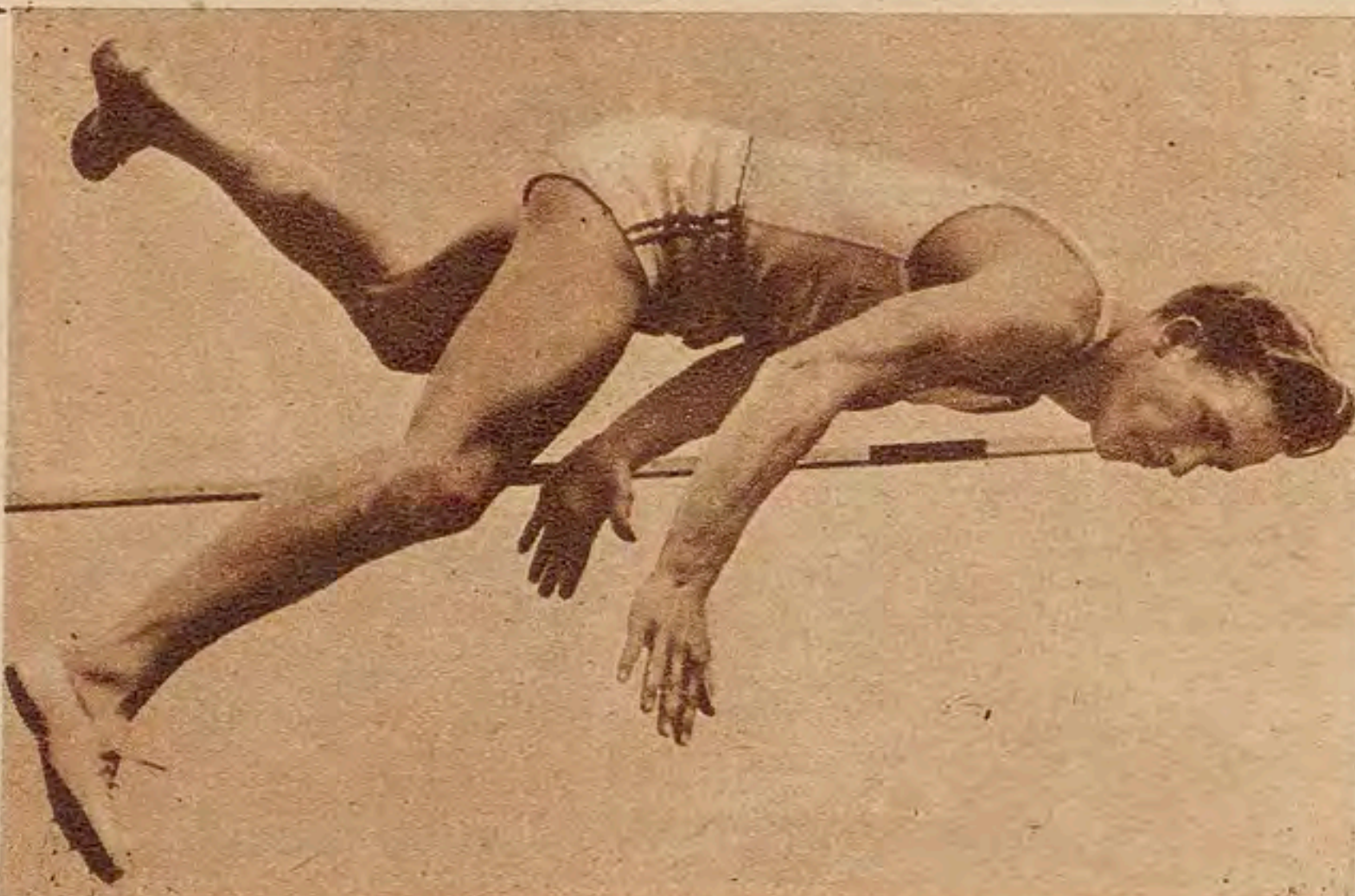
MANCHES... A BALAIS



AVEC ROGER DEBAYE DANS LES COULISSES DU SPORT AMÉRICAIN (1)

LEE STEERS

Le recordman du monde Steers s'entraîne. Il réalise une performance qui est à sa... hauteur, puisqu'il franchit 2 mètres. Cependant, en dépit de son assurance, Steers, qui ne méconnaît pas les risques, a jugé plus prudent de passer en rouleau ventral.



STEERS EST TROP VIEUX POUR LES JEUX, MAIS SIX AUTRES SAUTEURS PASSENT LES 2 MÈTRES

ÊTRE invité dans un club privé américain est un événement déjà suffisamment rare en lui-même pour que l'on s'en souvienne, même s'il ne s'est rien passé pendant le repas. Il était donc normal que le déjeuner auquel je fus convié le 10 février au Club des « Lyons » de Champaign, dans l'Etat d'Illinois, laissât en moi un souvenir magnifique. Car, ce jour-là, il s'est passé quelque chose.

La coutume veut qu'au « Lyons », les membres du club remercient, avant le repas, la Providence de les avoir mis au monde et de voir clair. Bien entendu, c'est le président qui désigne chaque jour qui, d'entre les présents, rendra l'hommage quotidien.

« Messieurs, c'est, aujourd'hui, le docteur Osborn qui va dire le Benedicite », annonça le chairman.

Un homme d'une cinquantaine d'années se leva alors, s'approcha du drapeau américain qui figure dans tous les « Lyons » des Etats-Unis et prononça quelques paroles aimables à l'endroit du Créateur.

VINGT-QUATRE ANS APRÈS

« Je ne pensais pas que le nom d'Osborn fût répandu en Amérique », dis-je à mon voisin. Comme il semblait étonné de ma remarque, je lui dis que j'avais connu, en 1924, à Paris, un sauteur en hauteur extraordinaire qui se nommait Osborn.

« Mais c'est lui-même », me répondit-il. Je demandai immédiatement à ce que l'on nous plaçât à la même table. C'était une occasion unique de passer en revue le saut en hauteur américain de 1920 à nos jours. Harold Osborn, aimable et simple comme la plupart des champions que j'ai rencontrés, se mit à gévrir son passé au fil de mes questions.

Osborn connaissait admirablement son sujet, non seulement pour s'y être intéressé depuis 1920, mais pour avoir participé aux concours de sauts jusqu'à la guerre de 1940. Drôles de gens que ces Américains qui abandonnent les stades en pleine gloire ou qui y restent jusqu'à quarante ans, tout en conservant presque intactes leurs qualités d'antan.

« J'ai sauté 1 m. 93 le jour de mes quarante ans, précisait Osborn et, actuellement, à quarante-neuf ans, il m'arrive encore de franchir 1 m. 80 et sans toucher la barre », précisait-il en riant.

Il se souvient, en effet, des polémiques et des discussions qui s'élevaient autour de son style qui, disait-on, lui permettait de bloquer la barre contre les taquets.

JE N'ÉTAIS PAS UN « TRUQUEUR »

« Je ne l'ai jamais fait exprès, dit-il. Au début j'ai été peiné de voir que l'on me considérait comme un truqueur, mais après, j'étais le premier à rire des mines courroucées de mes adversaires lorsqu'ils voyaient la barre vibrer sans tomber. D'ailleurs, à propos des taquets, j'ai une fiche de consolation qui n'est pas banale. Figurez-vous que lorsque je battis le record du monde avec 2 m. 03, la barre remua, mais, étant donné qu'elle était restée sur ses taquets, mon record fut homologué. En 1925, je franchis un jour, au Texas, 2 m. 05, avec des taquets nouveau modèle et sans toucher la barre le moins du monde cette fois. Seulement, l'histoire de mes 2 m. 03 avait fait tant de bruit, que personne n'osa présenter mon nouveau record à l'homologation. Ce qui fait que, pendant des années, le Texas eut un record supérieur au record du monde. »

« Était-il déjà question, de votre temps, du style actuellement à la mode : le rouleau ventral ? »

« Il n'en était pas spécialement question parce qu'il n'était pratiqué que par quelques sauteurs assez obscurs ; de plus, il faut bien le dire, il y a toujours eu chez nous une telle diversité de styles que nous ne faisons pas plus attention à celui-là qu'à un autre. Je ne me souviens plus en quelle année j'ai vu sauter de cette façon pour la première fois, mais je puis vous assurer que ce n'est pas nouveau. »

« En somme, on sautait sur le ventre avant Albritton et avant Steers. Avez-vous déjà essayé ce style vous-même lorsque vous étiez en pleine forme ? »

LA GUERRE DES ROULEAUX

Le visage parcheminé d'Harold Osborn se plissa d'un sourire malicieux : « On voit que vous êtes chez nous depuis peu de temps, me dit l'ancien champion olympique, parce que vous sauriez qu'il n'existe guère de styles ou de méthodes que nous n'ayons pas essayés, soit en nous entraînant, soit même en compétition. Je me suis essayé à sauter sur le ventre comme tout le monde, mais je dois vous avouer que cela ne me disait rien. Il est vrai que, dans mon temps, nous ne connaissions qu'une manière : nous enjambions la barre purement et simplement, alors que maintenant le rouleau ventral est pratiqué de deux façons : la façon Straddle et la façon Belly. »

« Quelle est celle de Steers ? »

« Steers utilise le belly roll, c'est-à-dire une sorte de saut plongeant et roulant qui lui permet de dégager sa jambe d'appel pendant qu'il redescend. Osborn m'expliqua ensuite la différence qui existe entre les deux styles. Dans le straddle, le sauteur dégage sa jambe d'appel pendant qu'il est au-dessus de la barre. C'est donc un geste relativement violent et qui demande beaucoup de précision, alors que dans le belly, l'auteur « se laisse couler ».

« Avez-vous une idée sur la popularité de ces deux styles ? »

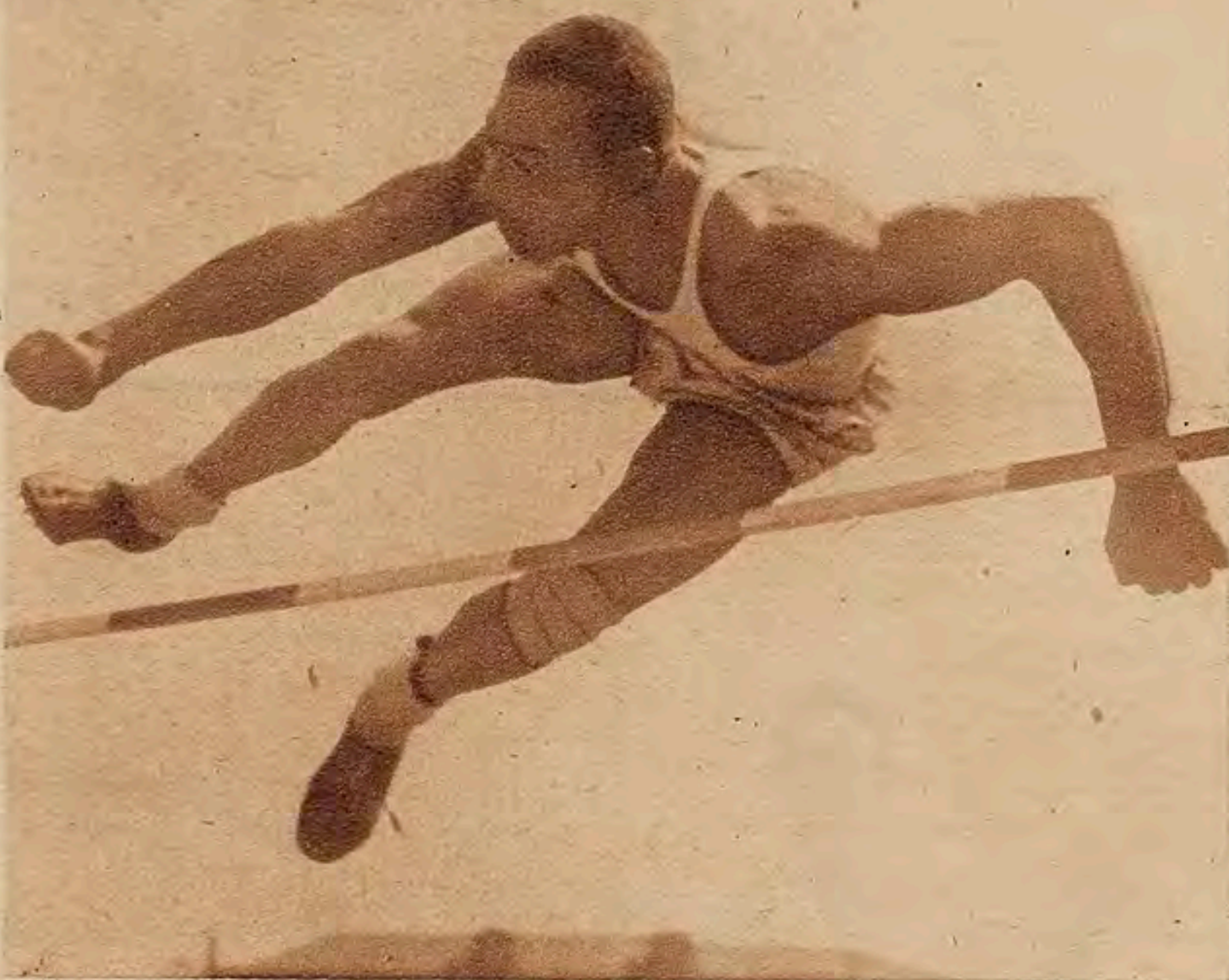
BILL VESSIE

Espoir « n° 1 » de l'athlétisme américain pour le concours de saut en hauteur de Londres, Bill Vessie passe la barre à 2 mètres. On peut voir qu'il saute en rouleau avec une assez grande aisance, son corps étant nettement au-dessus de l'obstacle. Lorsque la barre sera placée plus haut, Bill Vessie préférera, lui aussi, utiliser pour ses tentatives suivantes le fameux « rouleau ventral ».



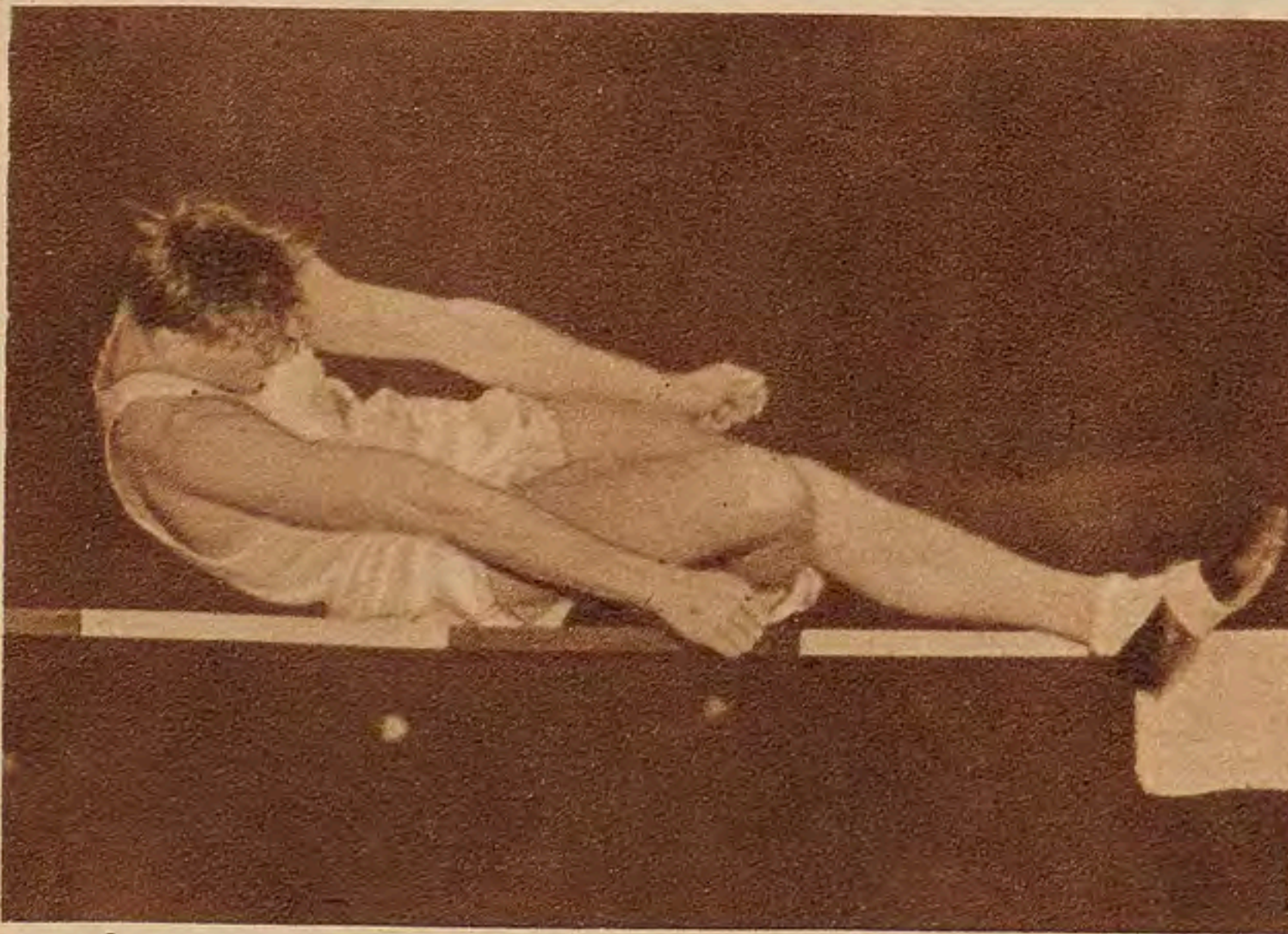
DAVE ALBRITTON

Malgré l'âge, Albritton reste un des meilleurs sauteurs des États-Unis. Sa détente est encore exceptionnelle et il dépasse régulièrement les 2 mètres. On remarquera, sur cette photographie, le style très caractéristique du sauteur noir. L'objectif a saisi Albritton au moment où, son corps n'étant pas totalement engagé au-dessus de la barre, il s'apprête déjà à dérober sa jambe gauche.



JOHN VISLOCKY

Champion d'Amérique de saut en hauteur sur stade couvert, John Vislocky, qui vient de conserver son titre, passe, ici, la barre à 2 m. 03. Quelle que soit la hauteur qu'il ait à franchir, Vislocky n'abandonne jamais le style qui a fait sa renommée : le rouleau californien.



« Vous m'auriez demandé cela il y a dix ans, je vous aurais répondu sans hésiter que c'était le straddle, puisque nous en étions alors à la grande époque de Dave Albritton. Mais, depuis que Melwyn Walker et Lee Steers ont fait mieux avec le belly, nous souffrons d'une véritable épidémie de belly roll. »

« Comme je m'étonnais de l'entendre employer une expression péjorative à l'égard de ce style encore si peu répandu en France, il poursuivit : »

« Ce qui a fait le succès d'Albritton, de Walker, de La Cava, de Steers, de Schofield, de Mondschein et de bien d'autres, c'est qu'ils n'ont pas appris à sauter de cette façon. Ce sont d'abord d'excellents sauteurs en rouleau normal, qui ne pratiquent le straddle ou le belly que pour les tout derniers sauts de la compétition. »

« Ainsi, si je comprends bien, des sauteurs comme Steers et autres commencent la compétition en rouleau et ce n'est que lorsque la barre est très haute qu'ils changent de style. Y a-t-il une raison à cela ? »

« Osborn ne regarda d'un air attendri et comme surpris qu'une telle question lui fut posée : »

« Amusez-vous à retomber de près de deux mètres sur le dos une dizaine de fois et vous me direz ce que vous en pensez ! dit-il. »

« N'y a-t-il donc pas moyen de retomber autrement que sur le dos ? demandais-je. »

« Non, parce que si vous faites le moindre geste pour retomber sur un pied, vous ne vous laissez plus couler et vous accrochez la barre ! »

« Par conséquent, il faut déjà être expérimenté avant de vouloir sauter en rouleau ventral. »

Incontestablement, et c'est commettre une faute que de vouloir apprendre cette méthode à des débutants. La preuve, c'est que même des champions confirmés ne parviennent pas à assimiler ce style. John Vislocky, par exemple, n'a jamais pu s'y faire. Il a sauté 2 m. 03 cet hiver en rouleau normal et il ne peut pas franchir 2 mètres sur le ventre. Dike Eddleman a franchi 2 m. 03 à seize ans ; il y a de cela cinq ans, je m'en suis occupé moi-même puisque c'est un voisin, mais il n'a jamais pu se faire au straddle ou au belly. Par contre, un garçon comme Bill Vessie n'a pas mis un an à réaliser un excellent belly roll puisqu'il a franchi 2 m. 03 cet hiver, c'est-à-dire une performance qui égale déjà celle qu'il avait réalisée l'an passé en rouleau normal.

UN PROBLÈME DÉLICAT

« En dehors de Vislocky et Vessie, qui voyez-vous dans l'équipe américaine pour les Jeux de Londres en saut en hauteur ? »

« Visiblement, ma question embarrassait le bon docteur Osborn. Il passa la main deux ou trois fois sur son crâne chauve, l'œil rivé au plancher. »

« Je pense, dit-il, qu'il faudrait être bien malin pour ne pas se tromper : Albritton a bien sauté 2 m. 03 ce mois-ci, mais il a trente-six ans et à cet âge-là la forme passe vite. Eddleman n'a pas le feu sacré puisqu'il joue en même temps dans les équipes premières de basket-ball et de football de son université. Mondschein se consacra au décathlon et Williamson est encore trop jeune. Reste donc Schofield et surtout Dick Phillips qui, pour sa première saison, a franchi plus de 2 mètres. »

« Et Steers, n'a-t-il pas sa place dans l'équipe américaine ? »

STEERS N'A PLUS SA PLACE

« Non, plus maintenant. S'il y avait eu des Jeux Olympiques en 1944, il en eût été le vainqueur certain. N'oubliez pas, en effet, que Steers passa 2 m. 15 à l'entraînement, peu après avoir battu son record du monde. Depuis, il a considérablement grossi puisqu'il pèse près de 90 kilos alors qu'au temps de sa grande forme il ne dépassait pas les 80. Et pourtant, malgré son poids, Steers a encore franchi 2 m. 01 en 1947. Quelle détente ! »

Mais le temps passait. Nous étions maintenant chez Harold Osborn. J'avais pu examiner tout à loisir ses trophées pendant qu'il décommandait ses rendez-vous pris pour l'après-midi. Les souvenirs qu'il avait rapportés d'Europe tenaient ostensiblement la place d'honneur : un fanion qui avait flotté sur le stade de Colombes en 1924, pendant les Jeux, son dossard des Olympiades d'Amsterdam de 1928, des souvenirs magnifiques de Suède, du Danemark, de Finlande, d'Angleterre. Et au milieu de tout cela, deux médailles toutes brillantes dans leurs écrins de velours. Sur l'une, « champion olympique pour le saut en hauteur : Harold Osborn ». Sur l'autre « champion olympique pour le décathlon : Harold Osborn ». »

Champion olympique, champion d'Amérique, recordman du monde, docteur en médecine, l'un des tout premiers ostéologues des États-Unis, cet homme de cinquante ans, qui aime encore sauter, est un de ces êtres d'exception que l'on peut citer en exemple à tous les sportifs du monde, et ces quelques heures passées en sa compagnie resteront l'un des plus beaux souvenirs de mon séjour aux États-Unis.

(1) Voir nos numéros 113, 114, 115, 116 et 117.

PROCHAIN ARTICLE

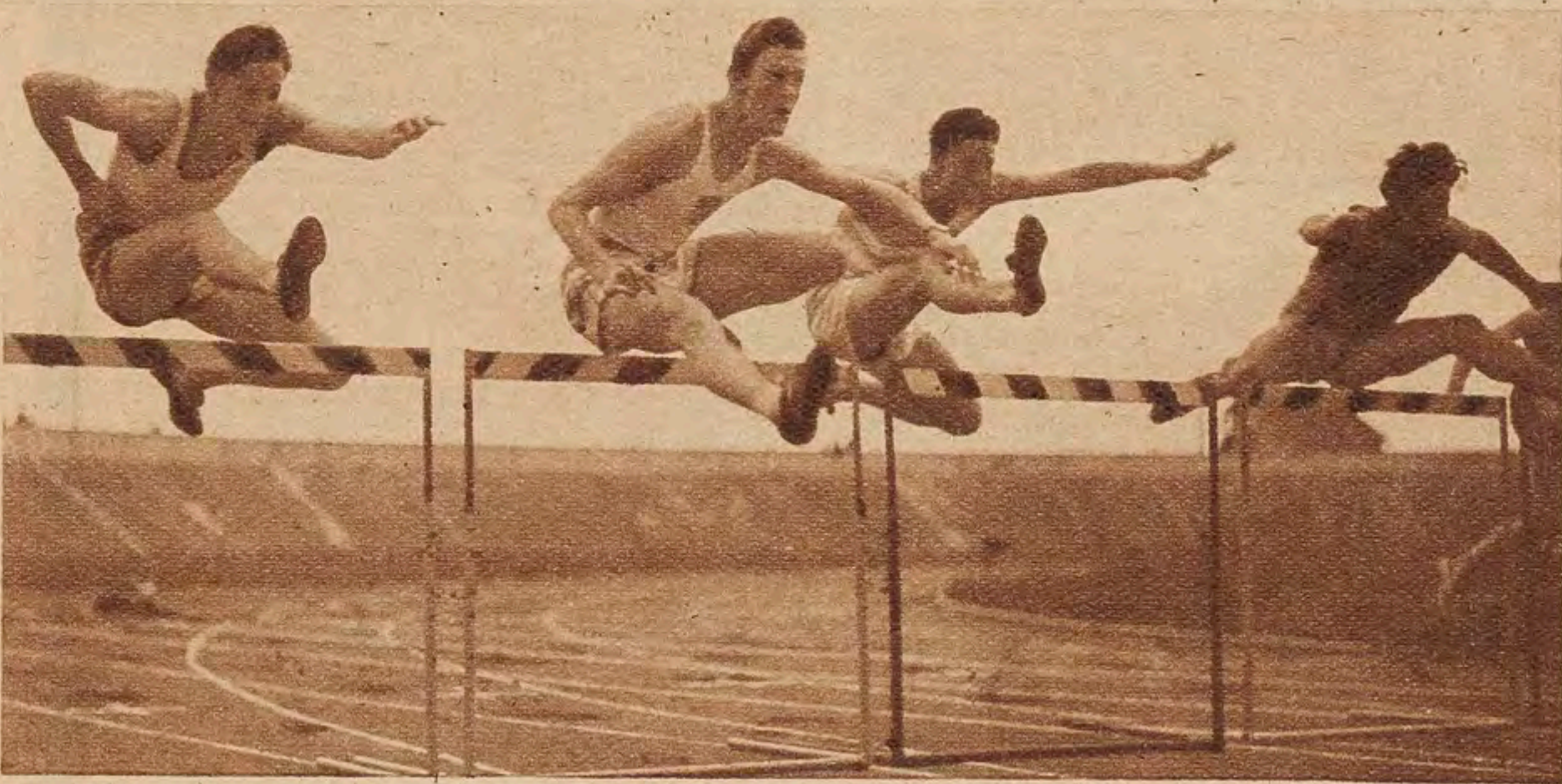
**LE DEMI-FOND AMÉRICAIN
BATTRA-T-IL LE DEMI-FOND
SUÉDOIS EN UTILISANT
L'ENTRAÎNEMENT... SUÉDOIS ?**



L'envol de Robin au cours de sa tentative dans le triple saut qui lui permit de battre le record de France de 16 cm. (14 m. 58, contre 14 m. 42).



Un passage du 800 mètres. Chefhotel, qui triompha brillamment, mène sans effort apparent devant Meyordome, qui fera belle impression.



Un passage en pleine course du 110 mètres haies qui devait permettre à Marie d'égaliser son record de France. De g. à dr : Omnès, Marie qui passe décontracté, Brisson et Frayer.



Le 3.000 mètres était l'un des clous de la réunion. Jean Vernier, parti lentement, mène devant son ami Marcel Hansenne.



Hansenne, qui a reçu un léger coup de pointe, montre sa jambe à Jean Vernier qui rassure le recordman de France.

MARIE, BOBIN et CHEFDHOTEL en grande forme

par Marcel HANSENNE

Alençon. — La réunion pré-olympique d'Alençon avait débuté d'éclatante façon. Dès la première épreuve, un record de France, vieux de neuf ans, était égalé en 14" 7/10. Le champion de France des 110 mètres haies, Marie, rejoignait Jean-François Brisson. Quand il apprit le résultat de sa course, Marie faillit tomber à la renverse.

Si je m'attendais à cela, murmura-t-il... C'est un fait qu'il n'avait paru fournir aucun effort. Cela promet. Et comme disait Brisson, fataliste : « Ce n'est que partie remise. Marie devrait au moins réussir 14" 5/10 durant l'été qui vient. »

Quelques instants s'étaient à peine écoulés que l'on apprenait le nouveau record de Bobin au triple saut : 14 m. 58 (14 m. 42 à Laborde). Ce qui commence à vouloir dire quelque chose dans cette spécialité.

Dans les tribunes, on se mettait à prendre goût à ces records égalés ou battus et les spectateurs, ravis, se calaient sur leurs sièges. Toutefois, c'était tout pour la journée, du moins en ce qui concerne ces records ; mais le reste fut loin d'être déplaisant à suivre.

Après un 100 mètres nettement remporté, en 10" 8/10, par Bally, pourtant assez éloigné encore de sa meilleure forme, on vit Chefhotel s'élancer à corps perdu dans le 800 mètres emmenant onze hommes dans sa foulée (c'était beaucoup trop), passer aux 400 mètres en 54", « ce qui, dit-il ensuite, l'effraya un peu » ; et, finalement, se débarrasser, dans les 300 derniers mètres, d'un Mayordome accrocheur en diable. Le temps de Chefhotel, 1' 53" 8/10, et surtout son aisance, ont fait excellente impression mais c'est Mayordome qui surprit le plus.

Enfin, le 3.000 mètres, duquel on attendait beaucoup, débuta au ralenti. Craignant de commettre l'erreur d'un départ trop rapide Jean Vernier exagéra dans le sens contraire. Par ailleurs, il apparut instantanément qu'il n'était pas dans un très bon jour. Dans ces conditions, il n'était plus question d'un temps approchant 8' 20". Nous courûmes donc sur 8' 30", avec les temps de passage suivants :

500 mètres : 1' 23" 5/10 ;
1.000 mètres : 2' 47" 2/10 ;
1.500 mètres : 4' 11" 2/10 ;
2.000 mètres : 5' 38".

A 300 mètres de l'arrivée, Jean Vernier n'en pouvant plus, me conseilla de partir seul et il ne put même résister à une ultime attaque de Battaglia, en très belle forme et qui battit nettement son record personnel en 8' 34" 5/10. J'ai battu le mien aussi, d'ailleurs, en 8' 32" 4/10. Mais il n'y avait pas de mal : l'ancien était de 8' 51"...



STADE TOULOUSAIN-U. S. ROMANS, à Lyon, au stade des Iris (11-8) : A la suite d'une mêlée ouverte, beau duel entre Yves Bergougnan, à g., et Guillaumet, le demi romain, sous les regards inquiets des coéquipiers de Bergougnan, qui suivent son action.



Le capitaine toulousain Barran va arrêter Guillaumet qui fonce sur lui tête baissée, suivi de Robert Soro, tandis que F. Soro est à côté de Barran. A gauche de la photo, Bergougnan et Fabre qui sont prêts à intervenir efficacement (Téléph. transm. de Lyon.)



Une autre réunion avait lieu à Dijon. Le 1.500 m. est gagné par Klein, devant Wartelle (3' 56" 4/5)



Un beau saut réalisé par Lacaze. Il passe 1 m. 90 et réalise du même coup la meilleure performance de cette importante manifestation pré-olympique.



Cros saute en tête dans le 400 mètres haies, précédant Jacques André qui finira second. Le temps de Cros est de 54" 5/10. Temps d'André : 55" 5/10.